L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N° 86. Vol. IV. — SAMEDI 19 OCTOBRE 1844.
Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 32 f.
— l'Etranger. — 10 f. — 20 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Voyage du Roi en Angleterre. *Insignes de l'ordre de la Jarretière; Réception du roi Louis-Philippe par la reine Victoria.* — **Courrier de Paris.** — **Histoire de la Semaine.** *Vue du Palais Royal de Stockholm; Couronnement du roi Oscar Ier; Portraits du Roi et de la Reine de Suède.* — **Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre;** Roman par A. Aubert. Chapitre XIV. (Suite.) *Une Gravure; par Bertall.* — **Commerce et Industrie du Lait à Paris.** *Une Gravure.* — *La Tour et le Parc du château de Windsor.* — **Chronique Musicale** — **Les Talismans;** Nouvelle par Fabre d'Olivet. 1re partie.) — **Mon Voyage à Windsor.** *Deux Vues du château de Windsor.* — **Les Fumeurs.** (3e série.) *Quatre Gravures par Gavarni.* — **Bulletin Bibliographique.** — **Annonces.** — **Allégorie** du Mois d'Octobre. *Une Gravure.* — **Jeu Bullier.** *Deux Gravures.* — **Correspondance.** — **Rébus.**

Voyage du roi en Angleterre.

Nous avons, dans notre premier et rapide bulletin, conduit le roi et sa suite jusqu'au perron du château de Windsor.

Insignes de l'ordre de la Jarretière.

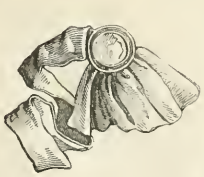
(Jarretière.)

(Collier.)

(Médaille.)

(Robe.)

(Toque.)



(Chaperon.)

Réception du roi Louis-Philippe par la reine Victoria au bas du grand escalier de Windsor, le mardi 8 octobre 1844.

Nous avons aujourd'hui à rendre compte de l'accueil qui a été fait à l'auguste visiteur, des fêtes et des cérémonies qui se sont succédé pendant son séjour, de sa séparation de la reine et enfin de son retour. Mais n'attendons pas un instant de plus pour adresser nos remerciements au personnage de la suite du roi dont le crayon et les notes nous ont mis à même de reproduire les scènes principales et les détails les plus intéressants de cette royale visite.

Le mardi 8, à deux heures dix minutes, le roi Louis-Philippe arriva donc au château royal. Dès que les canons placés dans le parc eurent annoncé l'approche des voitures, la reine Victoria, accompagnée de ses dames d'honneur, descendit de ses appartements par le grand escalier. Près de la porte étaient groupés le duc de Wellington, le comte d'Aberdeen, le comte de Liverpool, sir Robert Peel, d'autres grands fonctionnaires et grands dignitaires, la plupart portant l'uniforme de Windsor; la duchesse de Kent était également présente; elle était en grand deuil aussi bien que la reine et que toutes les dames de la cour. La reine s'avança tête nue jusqu'à la portière de la voiture pour souhaiter la bienvenue à son hôte, qui descendit rapidement suivi du duc de Montpensier, de MM. Guizot et de Mackau et des autres personnes que nous aurons occasion de nommer plus loin. Toutes celles-ci portaient le costume de cour français. Le roi a serré avec effusion la main que lui offrait la reine d'Angleterre, puis a embrassé Sa Majesté. Le roi et la reine sont alors rentrés dans le grand vestibule, où Louis-Philippe a salué les personnages présents, puis les deux souverains ont monté le grand escalier en causant familièrement, suivis de la duchesse de Kent, du duc de Montpensier et de toute la cour.

Arrivé au haut de l'escalier, le cortége, après avoir passé par la salle d'attente, s'est arrêté dans le grand salon du roi, dont nous avons déjà donné la description. Plusieurs présentations y ont été faites au monarque voyageur, et la reine Victoria s'est retirée dans ses appartements particuliers. Une demi-heure après, LL. MM. se sont rejointes au goûter, où n'ont été admis que le duc de Montpensier, le prince Albert et la duchesse de Kent. Après ce repas, le roi, la reine et le prince Albert se sont promenés quelque temps sur la terrasse du château, puis le roi, conduit par le mari de la reine, a visité cette magnifique résidence.

Le dîner a eu lieu à sept heures du soir. Il y avait vingt-quatre couverts. Le roi était placé entre la reine et la duchesse de Kent. La reine portait les insignes de la Jarretière; S. M. Louis-Philippe, le grand cordon de la Légion d'honneur. — Au dessert, et avant que, suivant l'usage anglais, la reine se retirât avec les dames, lord Liverpool, grand maître de la maison, s'est levé et a porté la santé du roi. — Après le dîner il a été fait hommage de l'album que nous avons décrit dans notre précédent numéro, et pendant qu'on l'examinait avec curiosité, un orchestre, qui avait déjà joué pendant le dîner, a exécuté de nouveau des airs que les journaux anglais appellent nos airs nationaux, ce qui ne veut pas dire *la Marseillaise* et *la Parisienne*, mais des airs empruntés au *Déserteur*, à *Richard Cœur-de-Lion*, à *Iphigénie en Aulide*. Les enfants royaux d'Angleterre ont été présentés à Louis-Philippe, qui a remis au prince de Galles un fusil qui n'est pas celui dont nous avons parlé il y a huit jours, mais un fusil d'un mètre de hauteur, à un seul coup, incrusté d'acier, d'argent et d'or, pièce remarquable, exécutée en treize jours seulement, par M. Caron.

Le mercredi 9, le roi a déjeuné dans ses appartements, et immédiatement après a reçu la visite de la reine et du prince Albert. Les troupes stationnées dans les casernes sont entrées dans le parc pour manœuvrer et être passées en revue. Elles ont fait l'exercice à feu. Des personnes de la suite du roi y ont seules assisté; pendant ce temps, Louis-Philippe a examiné les objets d'art qui ornent et enrichissent le palais. Après le goûter, on a visité les jardins, puis on s'est rendu à la chapelle Saint-George, où LL. MM. ont été reçues par le doyen et le chapitre. Une des salles de cet imposant édifice est ornée d'un portrait en pied d'Edouard III, fondateur de l'ordre de la Jarretière. Sa longue épée de combat, qui est suspendue à son portrait, a excité la curiosité du roi, qui a voulu prendre dans ses mains cette arme très-lourde et de près de sept pieds de long. L'orgue jouait pendant ce temps-là un *Te Deum*, composé par le prince Albert. — Le duc de Montpensier était parti dès le matin, par le chemin de fer de Great-Western, pour aller faire une pointe à Londres et visiter quelques-uns des monuments de cette capitale. Le prince était de retour pour le dîner.

A sept heures la table était dressée dans la salle Saint-George, dont les murs sont ornés de boucliers et des insignes des chevaliers de l'ordre de la Jarretière depuis l'institution. Le service était de vaisselle d'or. A chaque bout de la salle on avait élevé de grands buffets contenant un choix des morceaux les plus précieux d'orfévrerie du trésor de la reine, tous remarquables par leur exécution, leur antiquité ou leur intérêt historique. A la table royale se sont assis les plus grands noms et les plus hauts fonctionnaires de l'Angleterre. Quant à la France elle y était représentée par M. Guizot, l'amiral de Mackau, le comte de Jarnac, le général Athalin, le général de Rumigny, le colonel Dumas, le comte de Chabannes, le colonel Thierry, le baron Fain, le capitaine Pellion, le capitaine Page, M. Fouquier, M. Pasquier, M. Herbet, M. Henneqin. — La musique des fusiliers écossais de la garde a exécuté des marches pendant le repas, mais tout le succès a été pour le cornemuse montagnard de la reine qui a fait plusieurs fois le tour de la salle en jouant, sur son rustique instrument, des airs plus rustiques encore. La discordance des sons et l'air consciencieux de l'exécutant ont eu, malgré l'étiquette, un succès de fou rire. — La soirée de cette journée a été remplie par un concert donné par la musique particulière de la reine, renforcée des premiers exécutants de Londres.

La journée du jeudi a été remplie par des excursions et des promenades dans la magnifique forêt qui entoure le château et dans les environs, notamment à Twickenham, où le roi a longtemps résidé, et qui est maintenant la demeure du comte de Mornington, frère aîné du duc de Wellington. Parties avant onze heures, LL. MM. ne sont rentrées au palais qu'à six heures du soir. Le char-à-bancs expédié par Louis-Philippe à la reine a servi pour la première fois dans cette journée. — Le duc et la duchesse de Cambridge et le duc et et la duchesse de Mecklembourg-Strélitz, leurs gendres et filles, étaient venus grossir la cour de la reine. — Un luxe non moins grand que celui de la veille a présidé au dîner de ce jour, et Boethoven, Grétry, Meyerbeer, Auber et Mendelssohn-Bartholdy ont fait les frais du concert qui a clos la soirée.

La journée du vendredi a été fort remplie. Dès le matin le roi a reçu dans son cabinet une députation de la corporation municipale de Windsor conduite par le maire, qui, genou en terre, a présenté à Louis-Philippe une adresse dont le greffier de la ville venait de donner lecture. Le roi l'a remise à M. Guizot et y a répondu en anglais, en protestant que, sans aucune vue d'agrandissement, son but était le maintien de la paix entre les deux pays. — Après le départ de la municipalité de Windsor on s'est promené en voitures découvertes, puis on est rentré pour la cérémonie de l'investiture de la Jarretière. Avant deux heures les chevaliers, convoqués la veille, étaient arrivés au château. A deux heures et demie ils étaient réunis dans la salle des gardes, et on les revêtait de leurs magnifiques manteaux de velours pourpre avec les camails en velours cramoisi. Le prélat et le chancelier de l'ordre, l'évêque de Winchester et l'évêque d'Oxford, portaient des manteaux de velours pourpre et l'insigne de l'ordre; l'archiviste, le roi d'armes et l'huissier de la verge noire portaient leurs manteaux de satin cramoisi; le roi d'armes, portait son sceptre. L'épée d'Etat était portée par l'huissier de la verge noire.

Les Altesses Royales et la suite des deux Majestés étaient réunies en grand costume dans la salle du trône. A trois heures la reine a fait son entrée dans la salle en manteau de velours bleu, le front orné d'une éblouissante couronne de diamants, et ayant au bras un bracelet avec la devise : *Honni soit qui mal y pense*. S. M. a été conduite à un siége d'honneur placé à l'extrémité de la table. Les chevaliers de l'ordre ont été alors introduits par le roi d'armes, et, précédés par lui, sont allés prendre leurs places autour de la table, par ordre de préséance et d'ancienneté. Le prélat de l'ordre était à la droite de la reine, le chancelier à sa gauche, l'archiviste et l'huissier de la verge noire au bout de la table. L'entrée des chevaliers en grand costume a présenté un spectacle magnifique. Le marquis de Westminster (lord Grosvenor) portait un diamant célèbre qui vaut, dit-on, 15,000 guinées (près de 400,000 fr.), et à son épée, un autre diamant massif, un des plus gros connus, pesant trente-six carats, et évalué à 20,000 liv. st. ou 500,000 fr. Le duc de Wellington avait l'épée qui autrefois appartenait à l'empereur Napoléon et que sa seigneurie doit à l'amitié de sir Hudson Lowe.

Le chancelier a donné lecture, par ordre de S. M., d'un nouveau statut qui dispense de l'exécution des statuts existants, autant qu'ils s'opposeraient à la présente élection; et décrète et ordonne que S. M. Louis-Philippe, roi des Français, soit proclamé chevalier du très-noble ordre de la Jarretière, nonobstant tous statuts, règlements, règles et usages à ce contraires. Alors le prince Albert et le duc de Cambridge, les deux premiers chevaliers de l'ordre, et qui servaient de parrains au roi des Français, sont allés chercher S. M. dans ses appartements et l'ont amenée à la salle du chapitre. Ils étaient précédés par le premier roi d'armes, portant les insignes de l'ordre sur un coussin de velours cramoisi, et par l'huissier de la verge noire. Le roi, à son entrée dans la salle du chapitre, a été reçu par la reine et les chevaliers debout, puis on l'a fait asseoir sur un siége d'honneur à la droite de la reine. La reine a alors annoncé au roi des Français qu'il était déclaré élu chevalier du très-noble ordre de la Jarretière. Le roi d'armes, à genoux, a présenté la jarretière à la souveraine, et S. M., assistée du prince Albert et du duc de Cambridge, a agrafé la jarretière à la jambe gauche du roi, pendant que le chancelier donnait lecture de l'admonition d'usage, conçue en termes qui demandent à être reproduits :

« En l'honneur de Dieu tout-puissant et en mémoire du bienheureux martyr saint George, attache à ta jambe, pour ta gloire, cette très-noble jarretière; porte-la comme le symbole de cet ordre très-illustre, qui ne doit être jamais oublié ni abandonné, afin que par là tu puisses être admonesté d'être courageux, et qu'ayant entrepris une juste guerre dans laquelle seule tu seras engagé, tu puisses demeurer ferme, combattre vaillamment, et vaincre courageusement et heureusement. »

Le ruban de l'ordre a été présenté de la même manière, et la reine, avec les mêmes assistants, l'a placé sur l'épaule gauche du roi, pendant que le chancelier prononçait les paroles suivantes :

« Porte ce ruban autour de ton cou orné de l'image du bienheureux martyr et soldat béni du Christ, saint George. Marchant sur ses traces, puisses-tu sortir triomphant de toutes épreuves heureuses et malheureuses; en sorte qu'ayant vaincu hardiment les ennemis du corps et de l'âme, tu puisses non-seulement tirer de la gloire de cette lutte fugitive, mais encore être couronné de la palme de la victoire éternelle ! »

La reine a donné ensuite l'accolade au roi des Français, et le roi a reçu les félicitations de tous les chevaliers présents, tournant autour de la table devant laquelle ils siégeaient, et échangeant avec eux des poignées de main.

Après la cérémonie, les chevaliers se sont retirés, en commençant par les plus anciens de l'ordre, et chacun, en passant devant LL. MM., leur faisait des saluts prolongés. La reine s'est ensuite levée, et, prenant le bras du roi des Français, a reconduit S. M. jusqu'à ses appartements, suivie par son brillant cortége.

Un banquet de cent couverts a bientôt après réuni les chevaliers et les fonctionnaires de l'ordre, et les personnages invités. Les buffets étaient chargés de vaisselle magnifique; sur l'un d'eux était le célèbre bijou de *l'Huma*. Cet oiseau est en or pur, orné de pierres précieuses, avec des perles dans les yeux et un collier de diamants. Le bec tient un rubis enchâssé dans des perles. La queue, qui est déployée, est ornée de perles et de pierres précieuses. Ce trophée, conquis sur Tippo-Saïb, et envoyé de l'Inde par le gouverneur général le marquis de Wellesley, ornait autrefois le dais du trône des sultans de Mysore. La *coupe nationale*, dont le couvercle représente le combat de saint George et du dragon, était aussi sur un des buffets. Les statues des patrons des trois-royaumes supportent la coupe, qui est surmontée de la couronne impériale enchâssée dans des diamants. — Des symphonies se sont fait entendre pendant le repas, et un concert a encore terminé la soirée.

Le roi avait donné audience dans la matinée à diverses personnes venues de Londres pour recevoir ses ordres, notamment à un commis des célèbres argentiers Storr et Mortimer, apportant plusieurs boîtes de joaillerie du plus haut prix. Dans l'une de ces boîtes se trouvait une magnifique plaque de l'ordre de la Jarretière, composée de gros brillants de la plus belle eau, et évaluée 40,000 livres sterl. (un million de francs.) Un sujet eût pu trouver cela cher. — Chaque récipiendaire est tenu de faire en argent des cadeaux dont le tarif est arrêté, et progressif selon la dignité de l'élu. Pour les rois étrangers, ils montaient ensemble à 204 livres sterl. (5,100 fr.) Mais un usage introduit dans le dernier siècle les dispense du paiement en argent monnayé; toutefois, il est consacré qu'ils fassent à l'ordre des présents d'une valeur équivalente. — Le roi est le huitième monarque français qui ait reçu cet ordre. François Ier, Henri II, Charles IX, Henri III, Henri IV, Louis XVIII et Charles X le durent également aux souverains d'Angleterre, leurs contemporains. Louis XIV et Napoléon ont été moins bien partagés.

Le samedi, jour auquel avait été fixée une grande revue par le programme arrêté avant l'arrivée du roi, mais modifié par lui, a été retopli par la réception d'une députation du lord-maire, des aldermen et des communes de la Cité de Londres venant exprimer au roi, dans une adresse délibérée en conseil commun, sa reconnaissance de la persévérance avec laquelle ce monarque travaille à l'œuvre de la paix. La réponse du roi et l'assurance qu'il a donnée qu'il continuerait à agir dans le même sens, ont été accueillies avec transport. — A quatre heures, LL. MM. sont allées visiter le collége d'Eton, un des plus anciens et des plus renommés de l'Angleterre.

Le dimanche, le palais est en quelque sorte demeuré dans le calme qui règne partout ce jour-là en Angleterre. Le roi et le duc de Montpensier, avec toute leur suite, ont assisté à la grand'messe dans une chapelle catholique romaine de Clewer. Plusieurs familles protestantes, désirant voir le roi des Français, avaient fait demander des places dans la chapelle royale; on a refusé, en disant qu'une église n'était pas un lieu convenable d'exposition et de spectacle.

Le lundi matin, Louis-Philippe a quitté Windsor pour se rendre à Portsmouth. Il a retrouvé les officiers de son escadre qui avaient assez gaiement rempli leur temps. Le roi, à son débarquement, avait, par quelques saillies, obtenu beaucoup de succès et mis les habitants en belle humeur. « Le *recorder* qui lisait l'adresse, rapporte le *Journal des Débats*, était de très-haute taille : selon l'usage, il portait une grande perruque, et sa tête touchait le plafond de la cabine royale. Le roi se mit à rire, et s'excusant du peu d'élévation de la cabine, il lui dit : « Mille pardons, nous n'avions pas pensé à votre perruque. » L'alderman Ellyet sollicita l'honneur de donner une poignée de main au roi, sur quoi S. M. dit : « Je veux vous donner des poignées de main à tous, et je voudrais savoir vos noms. » Le roi causa alors quelques instants avec le maire et avec le *recorder*, et il donna des poignées de main à tous les membres de la corporation; et comme quelques-uns avaient de la difficulté à ôter leurs gants blancs, il leur dit : « Cela ne fait rien, messieurs, gardez vos gants. » En somme, la corporation se retira enchantée du gracieux accueil du roi. Pour les officiers de l'escadre, le temps s'était passé en bals et en invitations auxquels ils avaient répondu par des banquets à bord.

La mer étant trop mauvaise et la traversée de Portsmouth au Tréport étant jugée périlleuse, le roi s'est rendu à Douvres, et mardi, à trois heures de l'après-midi, il a débarqué à Calais, d'où il est parti peu après pour Eu.

Courrier de Paris.

Le monde élégant et les belles personnes nous arrivent par toutes les portes de Paris; les rues sont pleines des berlines de retour, vénérablement crottées, et qui viennent de loin, on le voit bien; aux portières vous apercevez d'aimables figures, un peu blêmes de la route, les joues pâlies, les yeux battus; mais, demain soir, vous les reverrez à l'Opéra toutes brillantes de cette fraîcheur nouvelle qu'elles sont allées chercher dans les vertes campagnes de la Bretagne ou du Limousin. Le roman d'été est fini, et voilà celui d'hiver qui commence; les rossignols du bon Dieu se taisent déjà; mais, en revanche, ceux d'Italie ont entonné les premières mesures de leur brillante chanson; aussi la solitude se fait-elle dans les châteaux; c'est une fuite générale, un abandon universel, et, sauf la race opiniâtre des chasseurs, chacun s'en retourne à tire-d'aile vers la grande ville, froide, humide, brumeuse, boueuse et embastillée par dessus le marché ! — Le vaudevilliste rapporte un joli mot, pour lequel il va bâtir deux actes au moins; l'élégant a trouvé dans les champs un nœud de cravate inédit, une coupe inouie de gilet; le député revient avec de beaux discours mis au net, ou de belles interruptions, toutes prêtes; le jeune premier de salon, avec cinq ou six *affaires* brûlant le cœur, entamées au bord des clairs ruisseaux; le chanteur de romances avec une extinction de voix; le gas-

trouvome avec une longue indigestion, et le sentimental avec une rose séchée. — Ainsi chacun nous arrive plus riche que devant, et les malheureux que la fortune ennemie a tenus cloués, durant les beaux jours, dans cet éternel Paris, se voient aujourd'hui accablés de droite et de gauche d'intarissables confidences, indiscrétions, aveux, sans avoir eux-mêmes, hélas! rien à confier, rien à trahir, rien à avouer!

Mais de tous ces heureux revenants, le mieux partagé au retour, celui qui nous arrive les mains le plus richement pleines, c'est sans doute le grand poëte, le grand orateur, M. de Lamartine. Il a passé son été dans ce riant exil d'Ischia, si cher aux premières années de sa muse lyrique; sur ces bords fortunés qui lui ont inspiré jadis ses vers les plus doux, les plus harmonieux et les plus tendres.

Que j'aime à contempler dans cette anse écartée
La mer qui vient dormir sur la grève argentée,
Sans soupir et sans mouvement!
Le soir retient ici son haleine expirante,
De crainte de ternir la glace transparente
Où se mire le firmament.

On nous annonce donc que l'auteur des *Méditations* nous revient d'Italie avec un volume de vers et deux volumes de prose, fruits de ses loisirs dans cette autre *Isola Bella*. Heureuse nouvelle, que nous accueillons bien vite, en priant le ciel qu'elle ne soit pas démentie. Nous nous souvenons encore que M. de Lamartine, avant de conquérir ses lauriers de tribune, a été notre premier poëte, le poëte de notre jeunesse, celui dont les hymnes se sont le plus chèrement gravés dans notre cœur, et cette promesse de nouveaux chants, inspirés par ces mêmes lieux enchanteurs qui nous ont valu déjà de si belles et si poétiques harmonies, doit ravir d'espérance tous ceux qui ont aimé, qui ont applaudi les premiers vers de M. de Lamartine. Le poëte est-il maintenant dégoûté de la prose et de la politique? et revient-il enfin à ses anciennes amours? La muse l'avait, ce semble, comblé d'assez belles faveurs pour ne pas mériter de son favori un tel oubli, un pareil délaissement. Sans doute c'est un noble rôle, un rôle digne d'envie et d'admiration que de faire retentir sa parole dans la première tribune du monde, que de se montrer le représentant du sentiment national, du cœur français, de la générosité patriotique parmi ces honorables qui préfèrent à tout autre langage celui des chiffres et des faits, que de faire appel à toutes les passions loyales et magnanimes, tandis que la plupart ne veulent parler qu'aux intérêts égoïstes et aux appétits avares; oui, tout cela est bien beau, tout cela ajoute un grand lustre au nom de M. de Lamartine; mais pourtant n'était-ce rien que d'être le plus grand poëte de son temps, et cette première couronne ne valait-elle pas au moins la seconde? Espérons donc que M. de Lamartine n'a pas encore dit un éternel adieu à la muse, et que sa veine poétique, échauffée par ce chaleureux soleil d'Italie, aura produit un nouvel enfant digne de ses aînés, *les Méditations*, *les Harmonies*, *Jocelyn!*

Encore un hymne, ô ma lyre!
Un hymne pour le Seigneur,
Un hymne dans mon délire,
Un hymne dans mon bonheur!...

Le Palais a été fort ému, cette semaine, par une affaire criminelle mêlée d'incidents fort romanesques, et qui s'est si sévèrement dénouée, que nous n'osons guère vous en parler, *littérairement*, comme nous serions admis à le faire d'après les plaidoyers mythologiques de MM. les avocats. « Que sont, disait Me Blot, que sont toutes les fabuleuses enchanteresses de l'antiquité, les Circé, les Armide, les Calypso, à côté de cette magicienne? » Donc cette incomparable sirène, passée maîtresse en fait de perfidies, de ruses et de fraudes, s'appelle Catherine Marcenay; c'est une femme de trente-quatre ans, encore belle, et coquettement voilée de dentelle noire; elle porte sur sa physionomie, rendue fort douce par de grands yeux bleus, les caractères de la simplicité et de la candeur la plus parfaite. Auprès d'elle se tient son mari, ancien officier, roide, immobile, une belle tête et une tenue toute militaire. — La foule se presse pour voir ces deux accusés de distinction, et déjà l'on s'intéresse à la belle fascinatrice, qui savait si bien mêler l'amour à l'escroquerie et réciproquement.

Voici venir les dupes; il y a là une multitude de pauvres gens, joués, moqués, bernés, volés, dépouillés, qui se plaignent sur tous les modes et tous les tons; depuis cet infortuné Gosse qui avait la bonhomie de débourser 15 000 francs pour empêcher M. Marcenay de se suicider, jusqu'à cette ouvrière en linge à laquelle madame Catherine ne dédaignait pas d'emprunter ses petites épargnes; lettres de change, fausses signatures, fausse monnaie, émission des actions de la fameuse carrière de Sisteron, une carrière de marbre vert! banqueroute frauduleuse, escroqueries de toutes sortes, etc.

Le récit de toutes ces infortunes ne laissait pas parfois d'être assez comique; les figures déconfites des dupes et l'histoire des bons tours que la dame avait joués égayaient l'auditoire et l'accusée elle-même. Mais quand le ministère public a pris la parole, la comédie a fait bien vite place au drame; l'avocat général a récapitulé toutes ces sommes mal acquises, tout cet argent volé: d'une part une banqueroute de 700 000 fr., de l'autre une escroquerie de 500 000 au détriment de ce pauvre M. Gosse, si bien dupé par cet adultère de comédie que les époux Marcenay avaient concerté ensemble et à l'amiable. Les avocats ont eu beau faire, ils ne pouvaient détruire dans l'esprit des jurés la conviction de culpabilité donnée par toutes ces dépositions accablantes. Aussi prévoyait-on une triste sentence, et au moment où les jurés ont quitté leurs siéges pour entrer dans la salle des délibérations, une vieille femme, à laquelle la dame Marcenay a laissé la charge d'un pauvre enfant dont on ne connaît pas le père, s'est précipitée à genoux sur le passage des jurés, leur montrant le pauvre petit innocent qu'elle tient entre ses bras, et implorant, au nom de cet enfant, la pitié des juges qui vont décider du sort de sa mère.

Bientôt le jury rentre en séance, et prononce le *oui* fatal, sans admettre de circonstances atténuantes. Ainsi, l'invention de la carrière de marbre vert et celle du *vol au suicide* se trouvent punis de huit ans de travaux forcés pour le mari et de cinq pour la femme. C'est là, comme nous vous disions, un bien triste dénoûment pour cette amusante comédie; — espérons que l'on fera grâce au moins aux deux condamnés de l'exposition publique.

Puisque nous sommes au *Palais*, apprenez, avant d'en sortir, que la querelle envenimée des avocats et de la magistrature est enfin sur le point de se terminer à l'amiable. M. Hébert prononcera lui-même le discours de rentrée qui devait être confié à l'un de nos avocats généraux, et fera entendre des paroles de conciliation. A la suite de ce discours, M. le premier président doit prononcer à son tour une courte allocution dans laquelle il protestera de son affection pour le barreau. M. le bâtonnier de l'ordre des avocats, entouré du conseil tout entier, lui répondra au nom de ses collègues, et les choses reprendront leur cours habituel, au grand contentement, j'imagine, des malheureux plaideurs.

Nous pouvons affirmer, disent les journaux quotidiens, que ce plan est arrêté, et recevra son exécution, à moins d'incidents imprévus. — M. le premier président a, comme on sait, l'humeur quelque peu fantasque; et il ne faut jurer de rien avec lui.

Je finis en vous donnant quelques nouvelles dramatiques Le théâtre de la rue Richelieu dort un peu sur ses deux oreilles, et, pour tromper l'impatience du public, feint de recevoir à grands cris des comédies, venues d'Amiens pour être... françaises. De son côté, l'intarissable Odéon menace terriblement, toujours, mais sans exécuter grand'chose encore. Pourtant, il n'en faut point douter, le moment critique arrive; et quelle débâcle! Bon Dieu! quarante-sept pièces à jouer par autorité de justice! Une valeur de deux cents actes au moins! Lecteur compatissant, plaignez, je vous en prie, plaignez dans votre âme les pauvres feuilletonistes, dont quarante-sept soirs vont être si cruellement empoisonnés par ordre de MM. de la justice! Heureusement le directeur est un homme d'esprit, et l'on assure qu'il jouera trois par trois toutes ces pièces de rigueur afin d'aller plus vite. Pour moi, si j'étais à sa place, je voudrais donner quatre de ces triples représentations par jour, jusqu'à parfaite consommation de tous mes chefs-d'œuvre obligatoires. — En quatre jours, ce serait fini.

Le Vaudeville bat de l'aile, et l'aiguille laborieuse de madame Ancelot ne suffit pas à ravauder le pauvre vieux théâtre qui s'en va tous les jours en loques: après *Les deux Perles*, perles de Montézuma le *Cacique*, voici venir *Follette*, une petite personne très-rieuse, très-étourdie, une petite folie surnommée Follette à cause de cela, comme ce frère du petit Poucet était appelé Rousset, parce qu'il était un peu roux; Follette va épouser M. Biéville, mais M. Biéville n'aime point les femmes d'esprit, et Follette, se faisant passer pour sa propre sœur jumelle, joue auprès de son prétendu le rôle d'une idiote, si parfaitement, que Biéville se dégoûte des femmes sans esprit; alors Follette reparaît, vive, spirituelle, charmante, et le jeune Parisien est trop heureux d'épouser tant d'esprit uni à tant de grâces; — disons, pour excuser Biéville, que M. Saint-Albin n'a cependant pas donné à sa Follette plus d'esprit que le mariage et la ville de Limoux n'en peuvent comporter.

Les Variétés annoncent une grande pièce en quatre actes, pour Lafont, et, provisoirement nous présentent *l'Epicier de Chantilly*. L'épicier s'appelle Gobineau, et ce serait, je vous jure, un parfait épicier, si, par malheur, il n'exécrait l'épicerie; au point qu'il estime Odry pour son indécente chanson sur les bons gendarmes et les épiciers pas sucrés du tout. Une occasion se présente de faire fortune, et Gobineau, jetant là le tablier, arrive à Paris sous le nom de Lucien Desmares, que l'on croit tué en duel. Gobineau se prélasse insolemment dans cette position usurpée, se pare des vêtements du défunt, fait l'outrecuidant, le niais, veut épouser une jeune personne, que sa laideur fait frémir, lorsqu'enfin arrive Lucien; qui a été très-peu tué; Gobineau retombe épicier de son haut, et, qui pis est, épouse une épicière; ce qui lui assure, pour l'avenir des enfants doublement épicier. — Hyacinthe-Gobineau est assez amusant; mais le premier acte ne signifie rien; et l'on s'en passerait facilement, s'il n'était nécessaire pour amener le second.

Maintenant, voici la bonne nouvelle. Tournez vos yeux du côté du Gymnase, un brave théâtre qui ressuscite tous les jours de mieux en mieux: regardez bien; au lieu de madame Ancelot, vous allez voir M. Scribe. Il s'agit de *Babiole et Joblot*; Babiole, charmante fille, charmante tapissière; et Joblot, brave garçon, brave tapissier. Babiole aime Joblot, mais Joblot n'est plus Joblot; il s'appelle de Saint-Aubin, tout au plus Joblot de Saint-Aubin; il a sauvé une grande dame qui se noyait, s'est follement épris d'elle, et, dévorant toutes ses épargnes pour avoir des habits assortis avec une si belle passion, il fréquente l'Opéra, les salons... que jusqu'alors il s'était contenté de décorer. Joblot, prends garde à toi; jette ton tablier, passe la main dans tes cheveux, cache la pelote pendue à ta boutonnière, voici madame la marquise qui descend dans ta boutique, pour y faire ses emplettes. — Vous ici, M. de Saint-Aubin? — Oui, madame, je me meuble à neuf. — Joblot saisit prestement une paire de gants paille et un chapeau, laissés sur le comptoir par un client et se pavane avec ses emprunts; mais M. Ernest arrive, l'homme au chapeau; puis Marcel, l'oncle de notre tapissier. Joblot n'est point sur un lit de roses, je vous jure, il piétine, se tord les mains, rougit, pâlit, et la marquise de rire doucement: — Voyons, M. Joblot, on n'est pas déshonoré pour être tapissier; c'est un bel état; venez demain à mon hôtel, j'ai à vous parler en secret. — Ciel! serais-je aimé? aimé pour moi-même, et malgré mes meubles?

Au second acte, nous sommes chez la marquise; Joblot arrive étincelant de toilette; il s'apprête à entendre des paroles extrêmement douces pour son cœur, et les premiers mots de la marquise le confirment dans cette agréable erreur; mais hélas! ce n'est pas Joblot qu'on aime, c'est le comte Ernest, un jeune homme intéressant, qui va partir pour l'Afrique, parce qu'il ne se croit pas aimé, et que, d'ailleurs, son cousin de Lavarenne, vieux fat, aussi laid, aussi sec, aussi ridicule que Klein le peut être, lui a soufflé l'héritage de son oncle Balthazar: la marquise a donc choisi Joblot pour confident, car Joblot connaît monsieur Ernest, et il faut qu'il l'empêche de partir, en lui disant de bonne part: Espérez. Brave Joblot! il prend son tablier sans plus rien dire, embrasse Babiole, amène M. Ernest aux pieds de la jeune dame, et trouve dans je ne sais quel secrétaire un testament en bonne forme de l'oncle Balthazar, qui rend à M. Ernest toute la fortune qu'il croyait avoir perdue.

Mais je ne vous ai donné qu'une bien faible idée de cette charmante pièce en vous la racontant; il vous faudrait voir comme tout cela est mené, tissé, lilé! avec quel esprit et quelle habileté! comme le dialogue est vif, naturel, amusant! — surtout au premier acte, un petit chef-d'œuvre en son genre et digne de M. Scribe. — Joignez encore au mérite de la pièce celui des acteurs: Achard-Joblot, avec sa fine bonhomie, sa rondeur, sa gaieté; mademoiselle Désirée-Babiole, naïve et gracieuse; mademoiselle Fargueil, la marquise, dont le rôle est malheureusement trop court, et, enfin, cet interminable Klein, si risible, dans son bel habit à boutons d'or!

Reste la grande féerie du Cirque-Olympique: *la Corde de pendu*, trois actes et dix-neuf tableaux, s'il vous plaît; mais l'*Illustration*, qui a aussi, elle, sa magie, ne veut pas laisser passer si vite les merveilles de cette fée du boulevard; aujourd'hui donc, nous vous dirons seulement que c'est admirable, éblouissant, étincelant, et dans huit jours nous vous montrerons et raconterons tout cela dans de si belles gravures et dans un si beau style, que vous n'aurez rien perdu, mais beaucoup gagné pour attendre, je vous le jure.

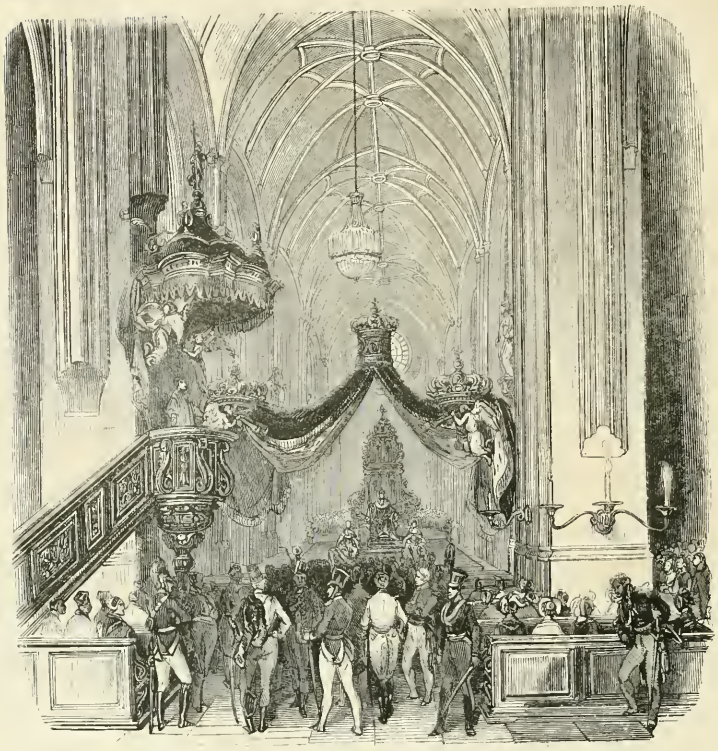
Histoire de la Semaine

Notre ministre dirigeant sera tenté de se dire que la France est toute où il est, car depuis qu'il a passé le détroit, les journaux n'ont eu aucun acte de politique intérieure, aucun événement à enregistrer, et tous les regards ont pu se porter sans distraction sur Windsor. — Une nouvelle apportée de Taïti par un officier de la marine anglaise, qui a débarqué dans la Grande-Bretagne presqu'au même moment que les passagers de Tréport, semblait rendre la visite royale plus délicate encore par la vivacité avec laquelle les feuilles anglaises l'ont accueillie. Un bâtiment de guerre anglais, *le Hasard*, allant des îles Sandwich à Sidney, reçut de l'amiral Thomas, en station dans le premier de ces ports, la mission de toucher à Taïti avec des dépêches pour le consul anglais en exercice. Le *Morning-Post* ajoute que le capitaine Bell, commandant ce bâtiment, avait reçu de l'amiral la recommandation spéciale de ne pas reconnaître, dans l'exécution de sa mission, l'autorité française. *Le Hasard* arriva en rade de Papéïti le 7 avril. Aussitôt on envoya une chaloupe à terre avec quatre hommes sous le commandement du lieutenant Rose, porteur des dépêches. Or les Français avaient déclaré l'île de Taïti en état de blocus, ce qui était parfaitement connu du *Basilic*, autre bâtiment anglais, dont le devoir était d'en instruire le nouveau venu de sa nation. Au mépris du blocus, le lieutenant Rose se dirige vers la côte, aborde, et se rend chez le consul anglais provisoire. A son retour, un canot armé appartenant à la frégate française *la Charte* lui intime l'ordre de se rendre à la maison de l'amiral ou à bord de la frégate. Après hésitation, le lieutenant anglais baisse le pavillon et la flamme de son embarcation, et remet son épée à l'aspirant commandant le canot. Il est conduit à bord de *la Charte*, où l'on reçoit ses explications; après deux heures et demie d'entretien, son épée lui est rendue et il est congédié. Le capitaine Bruat exprime à l'aspirant son mécontentement de ce qu'il avait accepté l'épée du lieutenant Rose, qui tenait évidemment à jouer le rôle de victime, ce à quoi il ne fallait pas se prêter pour le mieux laisser dans son tort. Voilà la version anglaise; les rapports français manquent; mais nous croyons difficile que cette affaire puisse fournir un prétexte pour prononcer le rappel du capitaine Bruat, rappel dont on a fait courir le bruit et que semblerait pouvoir accréditer le retour annoncé des frégates *la Charte*, *l'Uranie*, *la Reine Blanche* et des corvettes *l'Embuscade* et *la Boussole*, c'est-à-dire de presque toutes nos forces dans cet Océan qui a cessé d'être pacifique. — Un journal publié à Taïti, sous le titre de *l'Océanie française*, nous a apporté dans son premier numéro du 5 mai le rapport de M. Bruat sur le combat de Mahahena. Ce document officiel fait connaître la résistance opiniâtre des indigènes, dans les rangs desquels se trouvaient, on le sait, des Anglais, et qui étaient parfaitement armés, en même temps que le courage et l'ardeur de nos troupes si peu nombreuses. Notre perte a été de 16 morts, dont les deux officiers dont nous avons déjà dit les noms; nous avons eu en outre 51 blessés. Les pertes de l'ennemi ont été, malgré ses redoutes couvertes très-habilement pratiquées, beaucoup plus considérables. Son artillerie a été enclouée; son drapeau, un grand nombre de tromblons et de fusils, ainsi que beaucoup de munitions ont été pris; cinquante pirogues et trois baleinières retirées dans un étang ont été détruites. — Des nouvelles du 8 mai ont fait savoir depuis que le calme était rétabli, bien que les rassemblements des indigènes n'eussent pas cessé. On craignait pourtant de leur part un incendie général de nos établissements. Aussi les précautions les plus grandes étaient-elles prises contre les alertes de nuit.

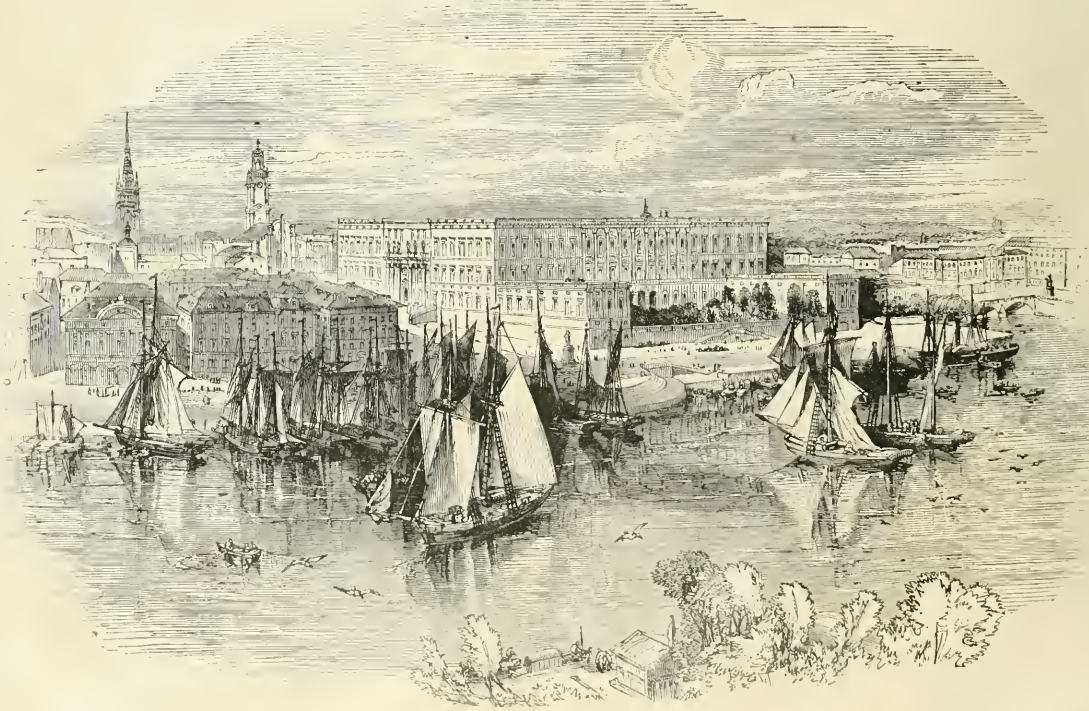
Pendant que nous redoutons de nous être montrés ambitieux en ayant accepté le protectorat de Taïti, le *Morning-Post* nous apprend comment les agents anglais travaillent à étendre le protectorat de la Grande-Bretagne sur les îles de ce même océan. Nous retrouvons encore là *le Hasard*, dont nous parlions tout à l'heure: « Le vaisseau de Sa Majesté *le Hasard*, commandant Bell, dit la feuille anglaise, se rendant à Sydney, où il est arrivé le 25 mai, a touché à l'île des Na-

vigateurs : pendant qu'il y cherchait de l'eau, une réunion de trente chefs a eu lieu à Tootoolah : le roi présidait. Dans cette assemblée, il a été adopté une pétition à la reine d'Angleterre pour la prier d'accorder protection aux chefs et au peuple, et de donner comme gage de sa faveur royale un drapeau symbolique de l'annexation à l'Angleterre. La pétition est parfaitement rédigée, dans des termes très-convenables. Les indigènes redoutaient beaucoup la visite des Français, mais ils étaient décidés à périr plutôt que de leur laisser occuper le sol natal. » Le *Morning Post* ajoute à la suite : « Le bâtiment ayant à bord l'évêque catholique romain français, avec des religieuses, parti du Brésil il y a quelques mois pour les îles Sandwich, n'était pas encore arrivé. On disait dans les mers du Sud que ce bâtiment avait échoué en vue du cap Horn. »

L'adjudication des chemins de fer d'Orléans à Bordeaux et d'Orléans à Vierzon, Châteauroux et Limoges, qui a eu lieu la semaine dernière, a causé beaucoup d'agitation à la Bourse, et elle produira à coup sûr beaucoup d'effet sur les votes des Chambres dans la session prochaine. On n'a point oublié que le ministre, qui s'est obstinément refusé à la confection et à l'exploitation des chemins par l'Etat, qui s'est constitué l'avocat des compagnies financières, avait, dans le projet du chemin de Bordeaux, cherché à établir que pour qu'une compagnie sérieuse pût se former, il fallait lui accorder une jouissance de 46 ans 524 jours. Bon nombre de députés s'étaient récriés, et la Chambre avait cru bien comprendre les intérêts du pays en réduisant le maximum de la durée du privilège à 41 ans et 16 jours. Quatre compagnies se sont présentées ; trois seulement ont été admises à soumissionner. L'administration a reproché à la quatrième de présenter pour la souscription anglaise une liste trop collective. Cette objection n'avait pas été faite, dit-on, à une autre compagnie dans le même cas, et cette différence de traitement a donné lieu à des protestations de la part d'un député, M. de Preigne, et d'un pair de France, M. d'Anthouard, représentant les actionnaires de cette compagnie. Quoi qu'il en soit, les soumissions des trois autres compagnies ont été décachetées. La compagnie Drouillard, de concert avec un grand nombre d'intéressés du chemin de Paris à Orléans, demandait trente-six ans et un jour. M. de Rothschild, qui l'an dernier refusa de M. Teste le chemin du Nord à trente-cinq ans et sans partage de bénéfices avec l'État, M. de Rothschild consentait cette année à prendre le chemin de Bordeaux pour trente et un ans et trois mois. Mais une troisième compagnie, qui a à sa tête un homme consommé dans ces entreprises, M. Mackenzie, l'entrepreneur du chemin de Rouen, est venue donner un démenti plus éclatant encore aux chiffres du ministre et de la majorité de la Chambre; elle n'a demandé que vingt-sept ans et deux cent soixante-dix-huit jours ; c'est-à-dire qu'elle a consenti un rabais de plus de dix-neuf ans sur les propositions du ministre, et de plus de treize sur celles de



(Couronnement du roi de Suède Oscar Ier, dans l'église de Stockholm, le 28 septembre 1844.)



(Vue du Palais Royal de Stockholm.)

la commission. On dit que sa modération a fait naître beaucoup de dépits et de mécomptes qui se traduiront en difficultés. Quant au chemin du Centre, deux compagnies s'en disputaient l'obtention. L'une comme l'autre avait fait ses justifications, son dépôt de cautionnement; l'une et l'autre avaient été admises. Mais, au moment même de l'enchère, et en présence de tout le monde, les deux compagnies se concertent, s'entendent; l'une consent à se retirer, en recevant le tiers seulement des titres; l'autre soumissionnera seule, sans concurrence par conséquent, et recevra les deux tiers des actions. Par ce moyen, le chemin a été obtenu moyennant le rabais d'*un mois* sur le maximum de durée fixé par la Chambre. Tout cela a paru si simple et si innocemment joué, que le lendemain on l'a imprimé en faisant connaître le rôle et la part de chacun. Mais depuis on s'est avisé qu'il y avait de par le monde un Code pénal qui s'appliquait fort rudement et fort souvent pour coalitions d'ouvriers, et qui condamnait plus sévèrement encore les concerts contre les

enchères et les intérêts de l'Etat. On a pensé aussi qu'il se trouverait à la chambre des députés des orateurs qui ne laisseraient peut-être pas passer ces arrangements sous silence, et l'on dit que le ministre ne veut pas prendre sur lui de soumettre cette seconde adjudication à l'homologation d'une ordonnance royale. — Le chemin d'Amiens à Boulogne a été également adjugé à MM. Blount, Charles Laffitte et compagnie, moyennant une réduction d'un mois sur le maximum de jouissance fixé par la loi à quatre-vingt-dix neuf ans.

Le roi et la reine de Suède ont été couronnés à Stockholm le 28 septembre. Dès le 25, un rescrit royal avait suspendu le deuil du feu roi jusqu'après les fêtes du couronnement. Le 26, quatre hérauts d'armes avaient annoncé solennellement dans les rues que le couronnement aurait lieu le surlendemain. Le 27, le pavé de toutes les rues par lesquelles le cortége devait passer avait été couvert de planchers en bois, qui eux-mêmes furent le lendemain recouverts de drap bleu. Les étrangers abondaient dans la capitale, et les croisées se louaient à raison de 70 rixdallers (105 fr.) chacune, bien que la physionomie de la foule dût présenter moins d'animation d'après l'avis donné par le roi aux autorités municipales que la coutume de jeter de l'argent au peuple ne serait pas observée, comme elle l'avait toujours été jusque-là à tous les couronnements. — On n'avait fait venir que deux régiments, mais tous les corps de l'armée étaient représentés par deux officiers. — Le 28 arrivé, la pluie vient modifier le programme du cortége. LL. MM. suédoises se rendirent à l'église en voiture. Elles furent saluées à leur arrivée par de vives acclamations. Après le service divin, la solennité du sacre fut célébrée; cette cérémonie noble et imposante s'acheva au milieu d'un recueillement universel. Ensuite le prince royal et ses frères, les ducs d'Upland et d'Ostrogothie prêtèrent serment de fidélité au roi. Le ciel s'étant éclairci pendant la cérémonie, LL. MM. retournèrent au château à pied, dans l'ordre prescrit par le cérémonial. Une foule immense s'était assemblée sur leur passage, et les fenêtres, les toits et les tribunes dressées pour cette occasion, étaient remplis de spectateurs qui accueillirent LL. MM. de *hourras* mille fois répétés, et le chemin était couvert de fleurs qui tombaient de toutes les fenêtres.

Il y eut ensuite réception, puis banquet royal de six cents couverts; les ministres en offrirent en même temps de leur côté aux fonctionnaires de leurs départements respectifs. Le soir, Stockholm fut illuminé, et un incendie s'étant manifesté dans un des faubourgs, le roi s'y rendit à cheval et reçut de nouveaux témoignages de sympathie de la population. — Les fêtes se sont prolongées, car le 2 octobre huit cents ouvriers et deux cents matelots de navires marchands se trouvant dans le port de Stockholm (ces mille individus, désignés par un tirageau sort) ont été à leur tour réunis dans un banquet monstre. — Le sacre et le couronnement pour le royaume de Norwége se feront à Drontheim dans le courant de novembre ou de décembre prochain.

On écrit de Saint-Lo : « Le pont de la Barquette vient d'être emporté par la mer. Douze hommes ont manqué de périr. On estime la perte à un million. »

M. Frédéric Jacquemont, consul de France à Panama (Nouvelle-Grenade), vient de mourir, à son poste, de la fièvre jaune. Depuis longtemps cette cruelle maladie n'avait pas sévi dans ces parages. Elle y a reparu vers le mois d'août dernier et a emporté, un des premiers, le représentant français; M. Frédéric Jacquemont était frère de Victor Jacquemont, si célèbre par ses voyages, et qu'une mort prématurée est venue enlever à son pays. — La cour royale de Paris vient de perdre subitement un de ses conseillers, M. Philippon.

(Le Roi et la Reine de Suède.)

Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre.

RÉCIT PHILOSOPHIQUE, SENTIMENTAL ET PITTORESQUE.

(Voir tome III, pages 249, 265, 309, 373, 389, et tome IV, pages 21 45, 55 et 85.)

CHAPITRE XIV.

LA PRISON. — HISTOIRE D'UN ÉTUDIANT DE PARIS.

(SUITE.)

« Je gardais le silence, étonné de l'émotion violente que je ressentais, et connaissant, aux battements précipités de mon cœur, tout le mal que la solitude m'avait fait; le bras de Louise, appuyé sur le mien, me brûlait, et, à chaque pas que nous faisions, les petits mouvements de ce bras me causaient un frisson. — Une pensée m'effrayait aussi : jusque-là, les femmes que je croyais avoir aimées me déplaisaient toutes à la grande lumière du jour; celle-là même, à qui j'avais sincèrement fait une déclaration dans son appartement me semblait maussade lorsque je la tenais sous mon bras dans la rue, et je n'avais plus pour elle le moindre grain d'amour. La femme, je prends le mot dans son acception idéale, la femme est toujours un être quelque peu chimérique, et les rayons du soleil, les bruits de la rue, les visages des passants, s'accordent mal avec la chimère. — Louise, vêtue d'un petit châle vert, et le teint plus pâle encore sous l'éclat du jour, ne perdait rien à mes yeux, elle était toujours pour moi celle que j'avais vue assise à son piano, les cheveux dénoués sur le cou, la joue brillante, les yeux ardemment levés.

« Louise trouva sans doute pénible le silence que nous gardions tous les deux, peut-être aussi se douta-t-elle de ma souffrance intérieure, et comme nous marchions lentement,

« — Pressons le pas, je vous prie, me dit-elle.

« — Vous avez hâte d'arriver, mademoiselle? lui répondis-je, pouvant à peine desserrer mes dents.

« Elle sourit, et, honnêtement, elle se défendit de la pensée d'impolitesse que je lui prêtais; puis elle m'avoua, d'un

(Et, quittant mon bras, Louise courut s'asseoir dans une de ces petites niches de verdure adossées à l'enclos.)

ton presque naïf, qu'elle était accoutumée d'aller toujours de son plus grand pas au sortir de la maison, afin de se dérober le plus vite possible à cet affreux quartier, où elle languissait tout le reste de sa vie.

« — Affreux, disait-elle, car je le trouve vulgaire, et la vulgarité, aux yeux de l'artiste, est, vous le savez bien, plus laide que la laideur même. Pourtant il n'est presque peuplé que de jeunes gens; et la jeunesse, sur le front de l'homme, semble toujours une marque de noblesse. Quel supplice donc pour des yeux amis de la distinction, quel supplice que de voir toute une jeunesse vulgaire! et quelle affreuse pensée d'avenir pour un cœur généreux, que de songer à l'âge mûr, à l'âge bourgeois, à l'âge épais de tous ces jeunes gens déjà frappés de l'empreinte du commun.

« — Nous sommes presque tous des provinciaux en passage, répondis-je humblement.

« Elle hocha la tête.

« — Des provinciaux, dit-elle, moins la tenue : la tenue, c'est le bouton de la province que nous voyons se gourmer et se roidir en haine de l'excès contraire. À Paris, les gens bien élevés ne mettent guère leurs mains dans leurs poches; en province, une poche, même exactement fermée, est de mauvais ton : or, vous autres étudiants, vous vivez les mains dans vos poches; que deviendra donc votre fameuse désinvolture et votre superbe crânerie lorsque vous retournerez dans vos salons de province, où il n'y a point de poches? Pensez-y.

« J'étais heureux de l'entendre quitter, pour le ton de la raillerie, cette voix sévère et sérieuse qu'elle avait prise d'abord en nous reprochant notre vulgarité, et je tâchais pour l'encourager dans ses épigrammes; mais elle reprit en changeant de ton :

« — Vous êtes tous taillés, ou plutôt vous vous taillez tous vous-mêmes sur je ne sais quel patron commun, débraillé, déhanché, qui vous paraît sans doute un idéal, et dont le moindre défaut est qu'il vous donne à tous une physionomie identique, vous étant à vous-même pour vous mêler dans le genre.

« — Mademoiselle, lui dis-je, vous avez une raison qui m'étonne et qui m'effraie. Elle haussa les épaules, et nous retombâmes dans le silence. A mesure que nous approchions du Conservatoire, je ressentais une vive inquiétude, et mes yeux interrogeaient le visage de tous les passants; je tremblais, à chaque pas, que *le musicien*, le musicien qui remplissait désormais ma jalouse pensée, ne fût venu au-devant de Louise; et, d'ailleurs, n'allait-il pas la voir, causer, et, qui pis est, chanter avec elle, tandis que moi, qui l'avais amenée, je resterais à la porte, honteux et désolé.

« Nous n'étions plus qu'à deux pas. — Louise dégagea son bras et me remerciait déjà; j'entrai avec elle dans la cour, et lui proposai galamment d'attendre qu'elle sortît pour la ramener. Elle refusa en me remerciant encore, et monta. Les élèves devaient, ce jour, répéter en chœur dans la grande salle du Conservatoire. Hardiment je me coulai de côté, et, trouvant une loge ouverte, je m'y tapis dans un coin. La salle était faiblement éclairée, et la lumière dépassait à peine les bancs de l'orchestre; mais, pour plus de sûreté, je m'assis à terre dans ma loge, et, la tête dans mes mains, j'attendis que la répétition commençât.

« Je ne saurais vous dire combien de temps je passai dans cette position, ni quelles pensées m'y vinrent assiéger; je me souviens seulement que j'étais saisi d'une émotion pieuse en songeant au lieu où je me trouvais, à la voix de Louise, qui si souvent avait résonné dans cette salle, à ces murs qui l'avaient entendue, à cette atmosphère qui me semblait avoir gardé quelque chose de ses chants enthousiastes, à ce silence même, où vibrait encore pour moi comme un écho son timbre nerveux et métallique. — J'étais si profondément perdu dans ces pensées, que je n'entendis point le bruit des élèves à leur entrée dans la salle, et, tout à coup, je fus tiré de ma rêverie par la vigoureuse musique de l'orchestre, au-dessus de laquelle plus vigoureuse encore s'élevait une voix d'homme qui chantait, — je faillis m'évanouir à la première note, — qui chantait cette même *Sicilienne* de Pergolèze. Nul doute; la voix était celle du musicien inconnu. Je me le persuadai bien vite, et je me levai, cherchant à distinguer le chanteur dans la foule de ses camarades; mais il m'était entièrement caché; et je me laissai retomber dans mon coin obscur. — quand vous vous croirez l'homme du monde le plus malheureux, quand votre cœur se brisera de douleur, quand votre souffrance vous paraîtra la plus forte que jamais un homme ait supportée, rappelez-vous Louis Imbert au fond de la loge obscure, tandis que cette voix inconnue et abhorrée chantait *la Sicilienne*, et peut-être votre peine vous semblera-t-elle encore légère auprès de la sienne. — Comme *il* devait la chanter le lendemain devant le public, on la lui fit recommencer deux fois de suite!

« De belles et douces voix de femmes succédèrent à cette fatale chanson; je sentis mon cœur se desserrer, mes yeux se remplir de larmes. Je souffrais encore, mais d'une souffrance plus douce, et que j'aimais presque. — Tout à coup la voix de Louise se fit entendre à son tour; et, après les doux accents de tout à l'heure, elle me sembla dure au lieu de sévère, et froide au lieu de grave. Le maître marqua du mécontentement si haut, que j'entendis, et il accusa de lenteur les progrès de Louise. — Elle n'a pas de talent! me dis-je avec une affreuse joie; son musicien ne l'aimera pas longtemps. Puis, par un retour de pensée, je m'attendris aussitôt sur cette pauvre enthousiaste, qui rêvait le génie et ne pourrait peut-être pas même s'élever jusqu'au talent; qui avait le cœur si riche, l'ame si belle, l'esprit si élevé, et dont la place pourtant était marquée d'avance parmi les plus médiocres! — L'admirable fille! elle savait tout cela, je l'appris plus tard; elle savait et son impuissance et sa médiocrité, mais elle trouvait dans cette science même de nouvelles forces d'enthousiasme, et, condamnée à ne pouvoir rendre la musique qu'elle sentait, elle voulait la sentir comme ni les voix, ni les instruments de l'homme ne la pourront jamais rendre.

« Mais je la connaissais mal encore, et m'attendant, après la répétition, à la voir l'air morne et découragé, je fus bien surpris de lui trouver la même sérénité sérieuse qu'elle avait en venant. Je m'étais posté dans la cour, assez loin de la porte de la salle, et j'attendais dans une anxiété déchirante. — Allait-elle sortir seule, ou bien avec celui qu'elle aimait? A-t-elle-t-elle enfin ce mystérieux amant? — Tout mon sang bouillonnait à cette dernière pensée.

« Louise sortit seule, comme je vous ai dit, seule, les joues légèrement animées, mais le regard toujours le même, calme et sérieux. Je sentis ma poitrine soulagée du poids énorme qui l'oppressait, et je m'avançai avec empressement. Louise, étonnée de me voir encore là, me prit le bras, en regrettant que j'eusse poussé la galanterie au point de faire un pareil pied de grue. Elle ne se doutait point que j'eusse pénétré dans la salle; et comme elle n'avait guère réussi à la répétition, je me gardai bien de lui avouer que j'y assistais.

« — Pour vous récompenser, me dit-elle gaiement, nous prendrons par les Tuileries, et je vous montrerai, dans le jardin, un petit coin délicieux que j'aime par-dessus tout Paris, et pour lequel je donnerais volontiers votre maussade Luxembourg, avec le Jardin du Roi et ses vilaines bêtes.

« Chemin faisant elle me contait, avec cette familiarité sérieuse la plus charmante de toutes, les petits coins exquis qu'elle avait ainsi découverts de côté et d'autre, dans le parc de Versailles, dans les bois de Meudon, de Saint-Germain, de Saint-Cloud, et me les peignait tour à tour, en détail, disant les roses de celui-ci, la verdure de celui-là, la fraîcheur de l'un, le silence de l'autre, et se rappelant les heures aimables que, toute seule, elle y avait passées, les beaux airs que toute seule elle y avait chantés. — Nous arrivâmes ainsi à l'extrémité de la terrasse du bord de l'eau, auprès des bosquets réservés, et, quittant mon bras, Louise courut s'asseoir dans une de ces petites niches de verdure adossées à l'enclos, et comme perdues dans les feuillages.

« — C'est ici, me dit-elle en me faisant signe de prendre place auprès d'elle. N'est-ce pas, que c'est charmant! Il y a par là des jasmins cachés comme des violettes, et qui envoient de fines odeurs. On se croirait presque à la campagne, dans mon petit trou fleuri de Trianon.

« Le soir était beau, l'air doux, les Tuileries teintes en rose par les rayons du couchant. Ému déjà, je goûtais avec ravissement le charme de cette heure, et, la tête me dans les feuilles, je fermais à demi les yeux, attendri jusqu'au fond du cœur. Louise était aussi devenue silencieuse.

« — L'étrange jeune fille, pensais-je, qui ménage un semblable tête-à-tête à un homme qu'elle n'aime point, qu'elle méprise peut-être!

« Tout bas je lui adressai cette question :

« — Mademoiselle, à quoi pensez-vous donc, que vous ne dites plus rien?

« — Je pense à celui que j'aime, me répondit-elle tout haut.

« Et comme je me levais brusquement :

« — Qu'avez-vous? me dit-elle d'un ton très-indifférent.

« Je me rassis furieux, et sans rien répliquer.

« Mais je ne pus longtemps garder le silence, et, me révoltant enfin contre cette implacable fille et son éternel dédain, je lui dis brusquement, d'une voix que la colère faisait trembler :

« — A toutes vos perfections, mademoiselle, vous unissez pourtant un défaut, celui de marquer du mépris au reste des hommes pour la plus grande gloire d'un seul, que vous aimez. Couvrez-nous donc de votre dédain, nous autres stériles et vieux, comme vous dites, je le veux bien; mais votre homme de génie, votre Palestrina, dont la jeunesse doit être apparemment éternelle, que ne le mettez-vous un moment à notre place? Que ne le tirez-vous de son piano pour le faire asseoir, en idée, devant notre Code? Donnez-lui le même trésor de jeunesse, d'esprit et de cœur, non plus pour faire l'apprentissage glorieux d'un art qui élèvera son nom au-dessus de tous les autres et lui donnera les honneurs du génie, mais pour aspirer au notariat? Et le Palestrina donnera un coup de pied dans sa table de travail et s'en viendra avec nous à l'estaminet. Croyez-vous donc qu'après tout nous n'ayons rien qui batte dans notre poitrine? Et vous imaginez-vous que nous sommes déjà si vieux que nous ne regardions pas un peu devant nous? Eh bien! à chaque fois qu'avides de l'avenir nous interrogeons la destinée : « Notaires »! nous répond l'oracle; parbleu, nous en saurons toujours assez pour être notaires!

« — Vous oubliez, me dit sévèrement Louise, vous oubliez que, derrière vous, qui n'avez que l'unique soin de boire et de crier, se tient la foule studieuse de vos camarades, la jeunesse véritable, celle qui fait votre force à vous-mêmes, les tapageurs, celle que l'on craint et que l'on respecte, parce qu'elle ne dit rien et qu'elle se prépare à vivre par le travail et la pensée, celle dont, vous autres, vous avez volé le nom, puisque le mot d'étudiant ne signifie plus étude, mais estaminet; celle enfin que vous effacez aujourd'hui, que vous dominez même dans son propre quartier, mais qui, en revanche, vous mettra le pied sur la tête, futurs notaires que vous êtes, et deviendra votre maîtresse à l'âge où l'homme est rangé d'après la valeur qu'il a et non plus d'après le bruit qu'il fait!

« — Je n'oublie rien, lui repris-je, mais vous parlez toujours de ceux qui ont ou le talent, ou la volonté, ce qui revient au même. Mes amis et moi nous n'avons ni l'un ni l'autre, et ce n'est pas notre faute si les temps sont si durs et si pauvres qu'il n'y ait plus d'enthousiasme que chez les enthousiastes de naissance. Nous sommes tous, au sortir des bancs, pris par un terrible accès de malheur; nous voilà jeunes, et nous nous trouvons en peine de *devenir* : nous sommes, dit-on, l'espoir de notre pays, et nous ne savons pas même qu'espérer? Ah! l'empereur était bien la providence des jeunes gens! Napoléon nous envoyait à l'ennemi, et, de son temps, il n'y avait pas besoin d'avoir reçu le feu du ciel pour sentir son cœur chaudement battre dans sa poitrine! Il ne fallait pas être un artiste pour cesser d'être ce qu'on nomme bourgeois. Moins heureux, nos devanciers de la restauration et de juillet ont eu encore les passions politiques et littéraires : jeunesse était alors synonyme de liberté et de poésie, et les écoles ne désemplissaient pas de grands patriotes et de grands artistes. Mais aujourd'hui....., on dirait que la France a pris en 1850 une telle dose de jeunesse, qu'elle peut maintenant se passer tout à fait de ses jeunes gens et ne veut plus que des enfants ou des hommes, j'allais dire des vieillards.

« — Indignité! s'écria Louise en se levant; est-ce donc ainsi que vous aimez votre pays? et ne le calomniez-vous pas pour excuser le mauvais citoyen que vous lui préparez en votre personne? Quand nous en serions, monsieur, où vous dites, les nobles cœurs résisteraient encore à l'action funeste de leur époque, et, comme ils n'attendent point leur jeunesse des choses extérieures, comme ils n'ont pas besoin, pour se sentir généreux et chauds, d'un règne militaire, d'une révolution politique ou d'une mêlée littéraire, ils savent aussi, sans sortir d'eux-mêmes, sans s'élancer ni se répandre au dehors, si les temps sont mauvais, garder et entretenir au dedans la précieuse flamme que vous autres vous éteignez incessamment sous les ténèbres de l'égoïsme insouciant et de la brutalité!

« Comme elle parlait ainsi, l'œil brillant et la joue pâle, debout dans notre petit bosquet plein de fraîcheur, de parfums et d'ombre, je sentis en mon cœur un mouvement de tendresse auquel je ne pus résister :

« — Louise, murmurai-je les mains jointes; Louise, laissez-moi vous aimer! Votre amour, ce sera l'enthousiasme que le reste de la vie n'a su me donner! Votre pensée fera renaître en moi la jeunesse déjà morte! Désormais je saurai pourquoi je vis; j'aimerai, je vous aimerai, et vous souffrirez que je vous aime!

« — Non, dit-elle, je ne veux pas le souffrir, parce que ce serait vous promettre un retour, et vous savez bien que j'en aime un autre.

« — Mais cet autre ne peut être jaloux d'un amour qui ne demande rien, qui n'espère rien et que jamais vous ne partagerez? Louise, laissez-moi vous aimer!

« Ainsi je m'obstinais, et toujours elle refusait froidement, les prières les plus humbles n'obtenaient d'autre réponse que : « Non, non, je ne le veux pas! » Chose étrange! je n'avais pas besoin de sa permission pour l'aimer, et pourtant elle avait déjà pris sur moi un tel empire, mon cœur la chérissait avec un tel respect, que je voulais à tout prix lui arracher cette permission sans laquelle mon amour me semblait illégitime, indigne et pour ainsi dire profane. — Quand nous fûmes arrivés sur le seuil de l'hôtel, je l'implorai une dernière fois avec larmes; mais, plus durement encore, elle me refusa : « Non! »

« Je sentais une colère affreuse gronder dans ma poitrine, je crus que j'allais haïr Louise plus encore que je ne l'avais aimée; et, voulant enfin m'affranchir d'un seul coup de la servitude odieuse à laquelle ce malheureux amour me réduisait, je repris le chemin de l'estaminet. Mes bons amis me reçurent comme un ressuscité, et tous ensemble, le soir même, nous nous en allâmes au bal, où je me livrai à un tapage féroce, à des cris forcenés et à une danse tellement exorbitante que je fus arrêté en compagnie de ma danseuse, la demoiselle Nini. Nous allâmes passer la nuit en prison, et, le lendemain, la tante de Louise fut obligée de venir me réclamer à la préfecture.

« Je n'osai point rentrer à l'hôtel, et j'allai demander asile à l'un de mes amis. — Le quartier préparait, ce jour-là, une démonstration politique, et l'on parlait de signer une pétition au ministre en faveur de je ne sais qui. Cette nouvelle me fit tressaillir de joie; je pensai à Louise, et aussitôt je me mis à la tête des meneurs; j'allai moi-même quêter les signatures dans les cafés, dans les cours, j'organisai la colonne qui devait porter la pétition, et, ayant préparé un discours au ministre, je marchai au premier rang. Le lendemain, mon nom et ma harangue se trouvaient dans les journaux avec de grands éloges, et j'étais érigé en une sorte de coryphée de la jeunesse des écoles.

« J'écrivis à Louise ces quatre mots : « Ai-je bien fait? » et je les mis dans un de ses cahiers de musique. Deux heures après, j'y trouvai sa réponse :

« Le plaisir de marcher en colonne dans la rue n'a-t-il été pour rien dans votre action? et n'avez-vous pas encore usurpé la place de ceux qui valent mieux que vous, et qui se contentent d'agir en vous laissant le bruit de l'action?

« J'abrége cette histoire, déjà trop longue. La sévérité croissante de Louise au lieu de me glacer m'enflammait chaque jour davantage, et plus durement j'étais traité, plus aussi je me sentais attiré vers cette femme étrange, dont la pensée m'obsédait jour et nuit, et me maîtrisait souverainement. Je lui écrivis lettres sur lettres, me répandant en des protestations de toutes sortes, en de magnifiques projets d'avenir que, pour elle seule, je formais, que je lui soumettais, et pour lesquels j'implorais son assentiment. Mais elle ne me répondait plus, et se faisait invisible. Enfin, poussé à bout, je lui écrivis une dernière fois, pour être son mari. — Elle me renvoya toutes mes lettres, avec ces seuls mots : « Je pars demain! »

« C'était précisément le matin de ce jour où vous fîtes connaissance avec nous. En recevant le billet de Louise, une horrible pensée me bouleversa. Elle part, me disais-je, elle part avec celui qu'elle aime. Je courus tout d'un trait chez elle, et, en la voyant, je ne pus que pousser un cri : « Vous partez, vous partez avec lui! » et je tombai sur le carreau de la chambre.

« Quand je revins à moi, elle me tenait la tête, me faisant respirer un flacon d'odeurs; ses yeux étaient baignés de larmes, et toute sa figure portait l'empreinte d'une grande douleur. — J'embrassais ardemment ses genoux, la suppliant, avec des sanglots, de ne pas partir avec lui, de ne pas m'abandonner. Louise gardait le silence et détournait la tête pour cacher les larmes qu'elle avait dans les yeux.

« — Je pars seule, me dit-elle enfin d'une voix étouffée, seule; je n'aime personne.

« Je poussai un cri de joie, et, avec transport, je baisai une de ses mains. Elle s'assit en pleurant.

« — Hélas! fit-elle en gémissant, que vais-je devenir maintenant? Cet amour que je m'étais fait, cet amant que je m'étais rêvé, je viens, par pitié, de vous le sacrifier. A présent, je l'ai renié, je ne croirai plus à lui, je n'aime plus, je ne suis plus aimée; oui, oui, je partirai seule.

« J'étais ivre de joie, comprenant que mon rival n'avait jamais été qu'une chimère du cerveau poétique de Louise, et déjà je croyais presque que j'allais être aimé à la place de cet idéal qu'on venait de m'immoler.

« — Vous m'aimerez, Louise? disais-je d'une voix suppliante; n'est-ce pas que vous m'aimerez?

« A ces mots, je vis son front s'obscurcir, ses sourcils se contracter; elle se leva, et me lançant un regard froid et méprisant,

« — Je n'aime personne, me dit-elle; mais je ne vous aime point, je ne vous aimerai point; je pars. J'ai tué pour vous l'amant de mon cœur, que voulez-vous de plus? Laissez-moi, j'ai eu pitié de votre douleur, mais vous n'êtes rien pour moi. Allez, laissez-moi, souffrez de votre côté, je suis veuve maintenant, et je souffrirai du mien.

« Plus de deux heures encore je priai, je pleurai, n'obtenant que de dures réponses; exaspéré enfin, je me levai, lui prodiguai les noms les plus injurieux, je la maudis même et la menaçai de me tuer à ses yeux.

« — Ce serait une lâcheté de plus, me répondit-elle.

« Et, voyant que je ne voulais pas sortir, elle sortit elle-même, me laissant seul dans sa chambre, en proie à mon désespoir et à ma fureur.

« Je réunis mes amis, et nous commençâmes cette belle nuit d'orgie où vous nous avez connus. — Vous savez le reste : les sons du piano de Louise me tirèrent de la stupidité douloureuse où j'étais plongé, et je me mis à sonner du cor pour insulter une dernière fois celle qui n'avait pas voulu de moi, pour lui prouver, en même temps, que j'étais joyeux, content, et bien radicalement guéri de ma sotte passion.

« Le lendemain, je sus qu'elle était partie; et, si les derniers mots de Louise n'avaient pas toujours été présents à ma pensée, je me serais suicidé dans le bosquet des Tuileries. Je n'ai pas voulu qu'à mon triste souvenir s'attachât encore, pour elle, l'idée d'une suprême lâcheté. Et je serai notaire. Je pars dans un mois pour mon affreux pays.

« Comme Louis Imbert prononçait ces derniers mots, nous vîmes venir droit à nous le sieutor Cochut, qui, du plus loin, nous fit le salut militaire, et nous cria :

« — Quand j'étais dans le Labrador, notez que tous les indigènes de ce pays sont donaniers de naissance...

« Il éternua.

« — Si nous buvions ? dit Imbert d'une voix sombre.

« Et nous allâmes boire.

« Mais l'ivresse est une mauvaise conseillère ; et, lorsque Imbert sortit de l'estaminet, il nous quitta sans rien dire, se rendit aux diligences, et partit pour le Berri. — Il retrouva Louise, dans ce village, chez le vieux parent qui l'avait appelée, et se présenta devant elle comme un furieux, comme un désespéré. Louise fut plus dure, plus glaciale que jamais. Poussé à bout, le malheureux Imbert l'a frappée d'un coup de couteau, et a ensuite tourné l'arme contre lui-même. Hélas ! j'ai peur que sa blessure ne soit pas mortelle ? — Je suis arrivé trop tard pour recueillir le dernier soupir de Louise ; mais on m'a dit qu'elle avait pardonné en mourant à son meurtrier, et avoué, chose étrange ! qu'elle l'aimait... »

(*La suite à un prochain numéro.*) ALBERT AUBERT.

Commerce et industrie du lait, à Paris.

Qui ne se souvient d'avoir vu, il y a encore fort peu de temps, dans les rues de Paris, surtout à l'angle des places ou des carrefours, ces laitières assises sur un mauvais tabouret ou sur un panier, les pieds dans des sabots, sur une paille sale assez semblable à du fumier, entourées d'un cercle de brocs, et vendant leur lait le matin à toutes les ménagères du quartier ? Un beau jour, M. le préfet de police s'aperçut que l'exercice en plein vent de cette industrie n'était pas sans quelques inconvénients pour la circulation des piétons, que rien n'autorisait les laitières à stationner sur les trottoirs, et toutes ces commères lactophiles à se constituer en assemblée et à intercepter le passage jusqu'à ce qu'elles eussent fini de bavarder tout à leur aise.

Cette mesure du préfet de police indisposa gravement les laitières, qui, dans un moment d'anarchique inspiration, n'hésitèrent même pas à la qualifier de coup d'Etat. Les imprécations de ce corps respectable furent d'autant plus vives, qu'à ce moment le commerce de ces matrones diminuait sensiblement, et qu'elles attribuaient naturellement la décroissance de leurs affaires à l'ordonnance qui les expulsait de la voie publique.

A cette époque, en effet, le commerce du lait devenait à Paris une véritable industrie, exercée en grand, appuyée de capitaux considérables. On voyait alors s'ouvrir dans toutes les rues une quantité de petites boutiques portant en haut pour enseigne le nom de leur propriétaire, qui était presque toujours celui des sieurs Delanos et Delacour, et sur les carreaux desquelles était écrit qu'on y vendait le lait matin et soir ; sérieuse concurrence déjà pour les laitières, qui, dans la matinée, plaiant bagage et remontaient dans leur charrette.

Comment toutes ces nombreuses boutiques sont-elles approvisionnées ? comment s'y fait le commerce ? quelle est son importance ? C'est ce que nous allons successivement vous apprendre.

D'abord, le siége principal de cette industrie est au nord de Paris, surtout dans la partie qui s'étend depuis la rivière de l'Oise jusqu'à la limite du département de Seine-et-Oise. Deux fois par jour des hommes, attachés à chacune des laiteries centrales, parcourent le pays avec des charrettes, et vont dans les villages ou dans les fermes faire la récolte des laits. Dans les villages qui ne comptent pas de grandes fermes et se composent de petits propriétaires agricoles possesseurs de quelques vaches, une maison est indiquée pour recevoir les laits de tous les abonnés. Dans les fermes, vu leur importance, on s'y rend l'une après l'autre ; mais, dans tous les cas, la tournée est combinée de manière à commencer et à finir exactement à la même heure. Le laitier est ainsi comme une horloge vivante, car il vient tous les jours régulièrement chez vous, plus régulièrement peut-être que le facteur de la poste. Si vous n'êtes pas prêt, tant pis pour vous, on passe outre, et on ne revient qu'à la prochaine tournée. On n'y reste non plus que le temps exactement nécessaire pour rendre les brocs vides et les échanger contre les pleins. A cet effet, chaque fermier ou fournisseur de lait possède un certain nombre de brocs ou de jarres jaugées, et qui portent en relief le nombre de litres qu'ils contiennent, et la marque ou le nom du propriétaire. Ces brocs sont en zinc ou en fer-blanc, d'abord comme plus légers, ensuite comme doués de la propriété de conserver le lait plus frais que les vases en cuivre. Une fois la traite opérée et les brocs remplis, les plus attentifs les mettent à reposer dans de l'eau fraîche en attendant le passage de la charrette. En même temps, à chaque livraison, on marque sur un livret, dont chaque partie garde un double, le nombre de litres fournis chaque jour, matin et soir. C'est d'après le relevé de ces livrets que se font les paiements, qui ont lieu, soit tous les mois, soit tous les quinze jours, au gré des cultivateurs, au siége de l'établissement central.

Les laits se paient généralement sur le pied de 40 c. le litre, bien qu'un peu plus loin, à Enouville, sur les limites des départements de l'Oise et de Seine-et-Oise, la laiterie Hudot ne paie que 0,9 c. Quoi qu'il en soit, que l'on prenne le prix le plus bas ou le plus élevé, on ne peut s'empêcher de remarquer combien il est bon marché, surtout si on songe à la valeur de la terre qui est communément dans cette partie, au minimum, de 3,000 à 3,500 f. l'hectare, et au taux des salaires qui va chaque jour en augmentant. La fromagerie de l'Huisserie, près Laval, appartenant à M. Charnu, à 35 myriamètres de Paris, n'y paie pas ses laits moins de 10 c. le litre.

Une fois la tournée terminée, celui qui l'a faite retourne avec sa charrette à l'établissement central. Si vous avez fait quelquefois la route de Paris à Dieppe ou à Gisors, vous avez pu voir, sur votre gauche en entrant dans le village de Cormeille-en-Vexin, une grande maison blanche qui se distingue par sa propreté des autres maisons de la commune. C'est la laiterie de M. Delanos, qui contient la laiterie, la beurrerie et la fromagerie.

Quand les laits sont arrivés à l'établissement, on les débarrasse de leur crème la plus épaisse, qui est convertie en beurre. Ce beurre est ensuite vendu à Paris en détail ou en petits ronds imagés, dans ces petites boutiques dont nous avons parlé. Quant au lait, il est chargé sur des voitures à claire-voie, faites exprès, fort bien suspendues, et amené en poste à Paris deux fois par jour au moyen de relais disposés sur la route et servis par des entrepreneurs spéciaux.

L'un de ces entrepreneurs possède pour le service de ces relais 20 chevaux, dont le prix moyen est de 7 à 800 f. par tête : c'est donc déjà un capital de 15 à 16,000 f. consacré uniquement au transport des laits d'un seul établissement. Ce qui reste à la laiterie est employé à faire des fromages qui se vendent également dans les petites boutiques.

Mais ce n'est pas tout que de transporter cette énorme quantité de lait avec une exactitude assez grande pour répondre à point à tous les besoins d'une ville comme Paris, il faut encore préserver la marchandise des orages, des chaleurs, de tous les accidents qui peuvent la faire tourner. Aussi dans certains moments de l'année on est obligé de la faire préalablement bouillir avant de la transporter.

Les laits une fois arrivés à Paris y sont aussitôt distribués dans les laiteries ou crèmeries qui appartiennent à chaque propriétaire, et elles sont fort nombreuses, car on en trouve dans tous les quartiers, dans presque toutes les rues marchandes de la capitale. Ainsi, M. Delacour, cultivateur à Ennery, en a de soixante-dix à quatre-vingts ; la somme de ses loyers s'élève à 45,000 fr. par an. M. Delanos, plus ancien que lui, en a plus de cent, et paie annuellement près de 70,000 fr. de loyer. Seulement ils ont eu l'un et l'autre le bon esprit de ne pas se faire concurrence. Ainsi vous ne verrez jamais une laiterie Delacour à côté d'une laiterie Delanos et réciproquement. Par une sage combinaison, ils se sont entendus pour se diviser et ne jamais se trouver côte à côte.

Mais les loyers ne constituent qu'une partie des frais. Chacune de ces laiteries est occupée par une femme à qui il faut donner des gages. Il faut ensuite payer le mobilier de la boutique, son chauffage, son éclairage, ses impositions, la patente et une foule d'autres petits frais qu'il serait trop long d'énumérer.

On peut déjà se faire une idée de l'importance de cette industrie et des capitaux qu'elle fait circuler. Avec quels produits chaque boutique peut-elle couvrir ses frais ? Nous avons déjà dit qu'on y vendait du lait chaud et froid, de la crème, du beurre, des fromages, surtout des fromages à la crème ; ajoutons-y des œufs qui sont ramassés en même temps que le lait, et payés généralement au moyen d'un marché à forfait 1 fr. 10 c. le quarteron, soit 0 fr. 425 m par œuf ; la casse est aux risques de l'acheteur. De cette manière tout le monde y trouve son compte, et les ménagères ne sont plus exposées à perdre une journée entière pour aller à la ville voisine, le jour du marché vendre quelques œufs. On trouve encore dans ces crèmeries, des oranges et de la glace. Quelquefois la personne qui tient la boutique y vend, mais pour son compte, une denrée dont le débit ne peut pas nuire à l'objet principal du commerce, telle par exemple que de la bière. Enfin nous avons dit qu'au lieu de production, le lait était payé au cultivateur sur le pied de 40 c. le litre. Il faut pour couvrir les frais et donner un léger bénéfice qu'il soit revendu à Paris, en moyenne, sur le pied de 50 c. Toutefois, ce commerce est aujourd'hui si bien entendu, il se fait sur une si grande échelle que chaque année se solde par un bénéfice notable et qui, suivant l'importance des opérations, s'élève quelquefois à 60,000 fr et plus. Le premier commis d'une de ces laiteries a un traitement de 10,000 fr., et dans les bénéfices une modique part qui porte le chiffre de ce qu'il gagne à 15,000 fr. C'est le traitement d'un directeur dans un ministère, ou, si l'on veut, celui de dix académiciens.

Le lait arrive aujourd'hui à Paris de tous les départements qui avoisinent la capitale. Il existe même une laiterie à la porte de Beauvais, à 76 kilomètres de la capitale. Il y en a aussi du côté de Dreux et dans les environs de Vernon. Si nous n'avons parlé que des laiteries qui exploitent la partie située au nord, c'est parce que ce commerce y est plus ancien et y a pris une plus grande extension. Il arrive aussi du lait par le chemin de fer. Ainsi, la laiterie de Cormeilles-en-Vexin a une succursale qui porte ses laits à Meulan, où ils sont pris par le chemin de fer de Rouen. Mais l'on est divisé sur les avantages de ce mode de transport ; on prétend que les secousses du chemin de fer, surtout aux moments d'arrêt ou de départ, agitent le lait au point de l'épaissir et de le convertir en une matière qui n'est ni lait ni beurre.

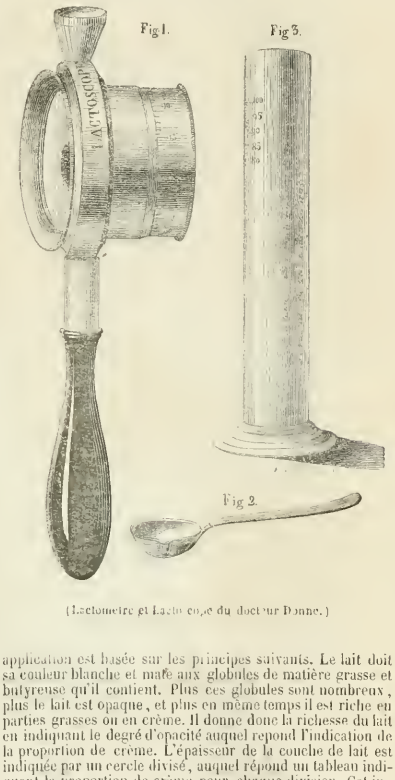
Cette industrie néanmoins a pris une telle importance qu'elle a influé sur l'agriculture des pays exploités ; elle a notamment contribué à l'augmentation du nombre des vaches, par contre on a diminué celui des moutons. En même temps les fermiers, pour nourrir une plus grande quantité de vaches, se sont vus dans l'obligation de pousser plus en grand à la culture des plantes fourragères et des racines.

On n'a jamais pu se rendre compte que d'une manière approximative de la consommation quotidienne du lait à Paris, et de sa valeur annuelle. En 1815, M. Huzard évaluait à 60,000 pintes par jour, et à 10,950,000 fr. par an. En 1837, M. Lemoir l'estimait à 100,000 litres, dans lesquels il entrait, disait-il, un quart d'eau, et le prix de tout le lait vendu annuellement à 8,760,000 fr., somme évidemment trop basse puisqu'elle ne fait ressortir le lait en moyenne qu'à 0 24 c. le litre. On a pu constater seulement que le nombre des vaches à Paris avait diminué ; il dépasse aujourd'hui à peine 2,000, mais celles de la banlieue ont augmenté.

Cette invasion des laits des départements voisins, ou plutôt cette concurrence qu'ils sont venus faire aux produits des nourrisseurs indigènes ou de la banlieue, a amené un autre résultat, celui de diminuer la falsification. Autrefois, en effet, on faisait du lait avec toute espèce de matière, avec de la cervelle de chien, de la fécule, de la farine, du lait de chaux, de l'eau plâtrée, de la fressure de veau, etc. Aujourd'hui on se contente d'ajouter à la quantité au moyen d'un mélange d'eau. Ainsi il y a déjà progrès, car si on vole l'acheteur, au moins on ne détruit pas sa santé.

Heureusement, comme presque partout, le remède est venu se placer à côté du mal. La physique a inventé le lactomètre, qui permet de reconnaître la quantité d'eau ajoutée. C'est au moyen de cet instrument que le 27 juin dernier, plus de 80 brocs de lait ont été saisis aux portes de Bruxelles par des agents armés de lactomètres, et qui ont soumis les produits de toutes les laitières à une impitoyable expertise. Les saisies auraient été encore plus nombreuses si les retardataires, prévenus à temps, n'avaient jugé plus prudent de regagner leur domicile avec leur lait *contrefait* sans affronter la visite.

Un autre instrument, le lactoscope, dont nous donnons ici le dessin, sert à reconnaître la richesse en crème du lait. Son



(Lactomètre et Lactoscope du docteur Donné.)

application est basée sur les principes suivants. Le lait doit sa couleur blanche et mate aux globules de matière grasse et butyreuse qu'il contient. Plus ces globules sont nombreux, plus le lait est opaque, et plus en même temps il est riche en parties grasses ou en crème. Il donne donc la richesse du lait en indiquant le degré d'opacité auquel répond l'indication de la proportion de crème. L'épaisseur de la couche de lait est indiquée par un cercle divisé, auquel répond un tableau indiquant la proportion de crème pour chaque division. Cet instrument est si sensible, qu'un vingtième d'eau ou d'eau de son ajouté au lait suffit pour changer sa transparence.

Pour s'en servir avantage de cet instrument, il faut d'abord le mettre à zéro, c'est-à-dire que les lames de verre soient appliquées l'une contre l'autre, et que le zéro de division soit vis-à-vis la flèche gravée sur le tube immobile. On verse alors dans le godet le lait que l'on veut examiner, mais en ayant soin de le prendre non à la surface où se réunit ordinairement la couche de crème, mais dans la masse même du liquide qu'il faut au besoin agiter un peu, afin d'en mêler toutes les parties.

Le godet une fois plein, on écarte les verres l'un de l'autre en tournant le tube oculaire de droite à gauche jusqu'à ce que tout le liquide ait pénétré entre les surfaces des verres, *et qu'il soit réuni à la partie inférieure.*

On rapproche alors les lames de verre en tournant le tube oculaire en sens inverse, et on regarde au travers jusqu'à ce qu'on commence à distinguer la flamme d'une lumière. On s'arrête, puis on imprime de nouveau un léger mouvement de retour jusqu'à ce qu'on arrive à perdre la flamme de vue. Il ne s'agit plus alors que de lire le chiffre de la division auquel correspond la flèche, et qui indique le degré de richesse ou la proportion de crème.

Terminons par une recette excellente pour la conservation du lait. Nous aimons d'autant mieux à la citer, que c'est un procédé français, peu connu en France, mais qui depuis longtemps est pratiqué en Angleterre. Il suffit de mettre du lait bien frais dans une bouteille, de la boucher exactement, et de la plonger ainsi pendant un quart d'heure dans de l'eau bouillante. Après cette opération, le lait peut être conservé une année entière en bon état.

(Le parc de Windsor.

(Le château de Windsor.)

Chronique Musicale.

Richard en Palestine, opéra en trois actes, paroles de M. Paul Foucher, musique de M. Ad. Adam.

M. Foucher a déjà fait, il y a deux ans, *le Vaisseau fantôme*, qui, après quelques jours d'une traversée pénible et orageuse, périt corps et biens. Mais M. Foucher a reçu du ciel un courage héroïque, et ce nouvais résultat ne l'a point dégoûté de la navigation. Il a immédiatement construit un nouveau navire : seulement, il en a confié la direction à un pilote plus expérimenté. « M. Dietsch, a-t-il dit, n'était qu'un novice et un aspirant dont j'ai payé l'apprentissage, mais M. Adam est un vieux loup de mer; il a le coup d'œil et la main également sûrs. Il sait depuis longtemps où gisent tous les écueils qu'on peut rencontrer sur l'océan dramatique; avec lui je suis certain de ne point échouer. » Et M. Paul Foucher s'est embarqué pour la Syrie, où l'appelaient les aventures du roi Richard, dont sir Walter Scott a publié une si piquante relation.

M. Paul Foucher a compris bien vite que le cadre de l'opéra, tout large qu'il est, ne pouvait contenir qu'un petit coin de cet immense tableau qu'a tracé la puissante main du romancier écossais. Il n'en a pris qu'un court épisode, celui où la bannière du roi d'Angleterre joue le rôle principal. Richard a planté son étendard aux armes britanniques sur un tertre élevé au milieu du camp des croisés, et qu'on appelle pour cette raison, le *Mont-Saint-Georges*. Léopold, archiduc d'Autriche, excité par des libations trop abondantes et par de perfides suggestions, s'avise un jour de trouver impertinent que la bannière de Richard occupe ce poste élevé, d'où elle semble dominer toutes les autres. Il prend la sienne, et va la planter tout à côté. Bientôt Richard arrive furieux et terrible.

« Qui a osé, s'écria-t-il, en portant la main sur l'étendard autrichien, et parlant d'une voix semblable au son qui précède un tremblement de terre, qui a osé placer ce misérable haillon à côté de la bannière d'Angleterre?...

— C'est moi! moi, Léopold d'Autriche.

— Eh bien! répliqua Richard, Léopold d'Autriche verra donc le cas que fait Richard d'Angleterre de sa bannière et de ses prétentions. »

« A ces mots il arracha de terre la pique qui soutenait l'étendard, la brisa en morceaux et foula aux pieds la bannière. »

Après ce bel exploit, Richard place un factionnaire auprès de son propre étendard, car il ne peut se dissimuler que l'archiduc a une injure sanglante à venger.

Ce factionnaire est un chevalier écossais dont il ignore la naissance, mais dont il connaît la bravoure et la force.

Malheureusement Kenneth n'est pas seulement fort et brave, il est de plus amoureux. Et de qui? de la princesse Edith, cousine de Richard! Or, la reine Bérengère, qui a surpris le secret de cette passion, et qui est sans doute curieuse d'en mesurer l'étendue, députe vers le Mont-Saint-Georges un affreux petit nain tout noir qui la sert, lequel est chargé de réclamer, au nom de la princesse Edith, l'aide et la protection du chevalier Kenneth; Kenneth résiste longtemps, puis enfin il cède. L'amour est si puissant! Il quitte un moment son poste, et quand il y revient, il trouve la bannière arrachée, souillée de boue et mise en pièces.

Moi qui, pour mes péchés, ai eu plus d'une fois l'insigne honneur de garder, l'arme au bras, la porte du Louvre et la grille des Tuileries, moi qui sais ce que c'est que d'être en faction pendant la nuit, je serais porté, je l'avoue, à une excessive indulgence pour le péché du chevalier Kenneth. Mais Richard n'en juge pas ainsi, et le pauvre Ecossais se trouve jeté à travers de rudes épreuves, où il succomberait certainement, si l'imagination du sir Walter Scott était moins fertile en ressources. M. Foucher, qui est pressé d'en finir et qui ne va pas au but par quatre chemins, n'a pas trouvé de meilleur expédient que de mettre dans la bouche d'Edith les vers que voici, au moment où Richard va prononcer l'arrêt de mort du trop tendre factionnaire :

De Richeté son cœur est incapable.
Un ordre qui pour lui devait être sacré
A son poste arracha le soldat égaré.
Par le trône abattu une femme coupable
Dans un piége fatal entraîna son amour, etc.

Elle finit par déclarer que c'est elle qui est cette femme, et qu'elle partage cet amour.

A cela, que croyez-vous que le roi réponde? — Ma chère cousine, vous parlez d'or, mais vous n'avez pas le sens commun, et votre plaidoyer aggrave les torts de celui que vous voulez défendre. Fussiez-vous allée en personne réclamer son secours, il devait vous dire : Mademoiselle, passez au large! Vous n'êtes pas dans ma consigne, et je ne vous connais pas. Je ne connais que mon caporal. — Voilà en effet, ce que le roi devrait répondre. Mais alors la pièce de M. Foucher aurait eu cinq actes au lieu de trois. Ne vaut-il pas bien mieux qu'il s'apaise, qu'Edith et Kenneth se marient, que l'on s'embrasse et que cela finisse? ... C'est là justement ce qui arrive, et j'en remercie de tout mon cœur le roi Richard et M. Foucher.

Sauf le dénoûment, c'est, je l'avoue, le roman que je vous ai raconté, lecteur, et non le poëme. C'est que le roman est beaucoup plus clair, et mieux ajusté dans toutes ses parties. Dans le poëme rien n'est expliqué, rien n'est motivé. M. Paul Foucher a évidemment compté que chaque spectateur aurait relu les trois volumes de Walter Scott avant de venir voir ses trois actes. Maintenant, que je vous ai mis au fait, vous pouvez sans inquiétude vous hasarder à la représentation de son œuvre lyrique; vous êtes sûr de comprendre ce qu'il dit, et vous pourrez deviner ce qu'il ne dit pas.

Vous êtes sûr aussi de comprendre du premier coup et sans effort la musique de M. Adam. M. Adam n'est pas de ces compositeurs *dont les sombres pensées sont d'un nuage épais toujours embarrassées*. Sa phrase est claire, son harmonie est simple et naturelle. Sa pensée musicale est un écheveau qui ne s'embrouille jamais, et dont le fil se dévide toujours sans encombre. Jamais le plaisir d'écouter la musique de M. Adam n'est devenu une fatigue, même pour les cerveaux les moins vigoureux, et il peut dire, avec toute la sérénité d'une conscience pure, qu'il n'a jamais eu un mal de tête à se reprocher.

Dans *Richard en Palestine*, M. Adam est aussi clair qu'il l'a jamais été. On y trouve d'ailleurs ses autres qualités habituelles, l'instrumentation habile, l'harmonie correcte, l'art de développer le discours musical, et de lui donner de l'unité, de telle sorte que chaque morceau semble avoir été, pour ainsi dire, taillé en pleine étoffe, et qu'on n'y voie point de couture. Malheureusement l'inspiration n'y paraît pas au niveau du savoir-faire. Les motifs saillants y sont rares, et l'on y chercherait en vain ces grands effets qui frappent vivement l'imagination, et transportent d'admiration tout un auditoire. En revanche, les réminiscences y abondent, et même les réminiscences malencontreuses, celles qui ne peuvent se déguiser, et à qui tout le monde dit, en les voyant passer : Je te connais, beau masque. Il s'y trouve aussi, pourtant, quelques morceaux plus heureux, et qu'on écoute avec un grand plaisir. Tel est le duo du second acte, chanté par Edith et la reine Bérengère; tel est encore le trio qui suit. C'est pour chanter sa partie dans ce trio que Kenneth a déserté son poste, et il n'y a pas un *dilettante* qui ne lui pardonne son crime de grand cœur, en considération du résultat. Il y a également beaucoup de mérite dans un *quintetto* qui forme le final du troisième acte. Les cinq voix y sont disposées de main de maître, et leur ensemble produit une fort belle harmonie.

— A propos d'harmonie, que direz-vous, lecteur, de la nouvelle que voici? Le 1er novembre prochain, cinq cents musiciens, chanteurs ou instrumentistes doivent se réunir dans la salle de l'Opéra, sous la direction de M. Habeneck, et y exécuteront *la Création* d'Haydn. C'est, comme on le sait, le chef-d'œuvre de ce grand homme; mais on ne sait guère cela que par ouï-dire, en France du moins. Jamais chef-d'œuvre ne fut plus inconnu. Il n'a été exécuté à Paris qu'une fois, le 3 nivose an VIII. C'est en se rendant à l'Opéra pour l'entendre que Napoléon échappa comme par miracle à l'explosion de la *machine infernale*. La destruction d'un quartier, les gémissements de cent familles, les cris d'horreur et d'épouvante de la France entière couvrirent la voix du chantre sublime, et étouffèrent ses divines harmonies. Aujourd'hui *la Création* n'a plus rien d'infernal à craindre. M. Berlioz, ce musicien satanique, ne s'en mêlera pas.

Les Talismans.

I.

« Attention! » cria Ludwig, dont la voix puissante, retentissant dans toute l'étendue de la taverne, domina le tumulte de l'assemblée.

« Mes amis, dit-il, avant de nous séparer, notre camarade Frédéric de Neuberg demande la parole pour une communication importante. »

A ce nom, un homme assis dans l'ombre au fond de la salle, seul à une petite table, tressaillit et se tourna pour mieux voir le jeune étudiant qu'on annonçait ainsi. Frédéric de Neuberg paraissait fort jeune. Sa taille, haute et souple, était gracieuse et distinguée; sa figure, d'une régularité remarquable, semblait encore embellie par une expression de mélancolie résignée et de douce rêverie, qui contrastait singulièrement avec le bruit des verres et des chants joyeux qui résonnaient autour de lui. Lorsqu'il fut debout, tout le monde se tut.

« Amis et camarades, dit-il d'une voix ferme, j'ai voulu me trouver aujourd'hui au milieu de vous pour vous demander si, pendant les années que j'ai passées à l'Université, quelqu'un a eu quelque reproche à me faire, si je ne me suis pas toujours conduit en noble et loyal étudiant?

— Toujours! répétèrent plusieurs voix en chœur.

— Moi, j'ai un reproche à lui faire! s'écria Ludwig de sa voix la plus grave et la plus sonore.

— Lequel?

— Il a mis de l'eau dans son vin en ma présence, et n'a jamais eu qu'un amour à la fois. »

Il y eut un éclat de rire général, puis le silence se rétablit.

« J'ai peut-être eu le tort qu'on me reproche, dit Frédéric en souriant; mais j'espère qu'il n'a pas beaucoup diminué l'estime que vous aviez de moi. Je tenais à l'entendre de votre bouche, afin d'être assuré qu'en quittant l'Université j'emportais le bon souvenir de mes camarades, et ne laissais derrière moi aucune faute, aucune forfaiture, dont j'eusse négligé de donner réparation. »

Ces dernières phrases soulevèrent un hurra général et des interpellations multipliées.

« Qu'est-ce que cela?... — Des adieux?... — Pourquoi donc?... — Tu t'en vas?...

— Hélas! oui; je vous quitte, chers camarades! Je vais tâcher de vivre ailleurs... parce que je n'ai plus le moyen de vivre ici.

— Comment cela?

— Cela n'est que trop facile à comprendre. Mon père, le baron de Neuberg, était un brave militaire qui n'avait que sa paie; après sa mort, ma pauvre mère avait sa pension de veuve.... et depuis la mort de ma bonne mère — ici la voix de Frédéric trembla malgré lui, — moi, reprit-il d'un ton ferme.... je n'ai plus rien. »

Il y eut un moment de silence pénible, et les jeunes gens se regardèrent. Mais si les cœurs étaient bons, les bourses étaient légères; et personne ne parla.

« J'ai cherché de l'emploi, reprit Frédéric du même ton. J'avais d'abord pensé que le gouvernement pourrait recevoir et payer les services du fils, puisqu'il avait pris la vie du père. Je m'étais trompé. Le ministre m'a éconduit en me répondant durement qu'il y avait vingt fois plus de solliciteurs que de places. Je n'ai trouvé nulle part dans la ville à utiliser mes talents et mon travail. — Or, comme je ne veux vivre ni de crédit ni d'industrie, je prends le parti de me retirer. La terre est là, et elle n'a jamais trop de bras. J'espère trouver à employer les miens de manière à vivre, pauvrement sans doute, mais honnêtement aussi. — Par conséquent, mes braves amis, mes bons camarades, je vous fais mes adieux, et je vous souhaite plus de bonheur que n'en a eu jusqu'ici Frédéric de Neuberg!

En achevant ces mots Frédéric se rassit.

« Ma foi, mon cher Frédéric, dit Ludwig au milieu du silence général, si tu avais tout celui que nous te souhaitons, tu n'aurais plus rien à désirer. Malheureusement, nous en sommes tous réduits aux souhaits. La bourse des étudiants n'est pas comme celle de Fortunatus : elle est plus souvent vide que pleine.... et la mienne dans ce moment est, parbleu, comme cette bouteille.... parfaitement à sec.

— Mon cher Ludwig, répondit Frédéric avec calme, je n'aurais jamais douté de ta bonne volonté; mais j'étais décidé à n'en pas profiter. Je ne me résoudrais jamais à vivre d'aumônes ni d'emprunts, dussé je les recevoir de l'amitié. Mon parti est pris, mon paquet est fait.... Je pars demain.

— Demain! répondirent plusieurs voix toutes ensemble.

— Demain!... à moins que.... Je ne sais. L'homme propose et Dieu dispose. L'avenir ne nous appartient pas.

— Qui sait, en effet! répliqua l'un des étudiants en riant. Il va peut-être faire un héritage, et se réveiller demain matin, millionnaire!

— Il va trouver la bourse de Fortunatus, dont nous parlions tout à l'heure, ajouta un autre.

— Mes chers amis, le temps des féeries et des talismans est passé. J'ai lu, je ne sais où, que pour parvenir à la richesse et au bonheur, il en existait encore deux : la pureté de la conscience, et le courage du travail. Dieu merci, je les possède, et je les posséderai toujours. Ainsi je suis moins inquiet pour mon avenir qu'on pourrait le penser. J'espère peu, mais je ne crains rien.

— Vivat! cela ne nous empêchera pas, mon cher Frédéric, de boire encore et une dernière fois, à ta santé.... Et j'espère que par extraordinaire, et sans déroger à tes habitudes aquatiques, tu nous feras raison. Tu sais que tant qu'il restera une goutte dans la bouteille de *la vieille maison* Ludwig, un morceau sur son assiette, et une bouffée dans sa pipe, il sera toujours prêt à les partager avec toi. Ainsi, narguons le chagrin, vive la joie, et buvons, avec un gai refrain, à la santé du voyageur! »

En disant ces mots, il vida la bouteille dans son verre. Tous l'imitèrent et trinquèrent une dernière fois.

Après ce dernier toast, tous les jeunes étudiants serrèrent tour à tour la main de Frédéric, lui demandèrent de ne pas les oublier, et sortirent les uns après les autres. Lorsque Frédéric se vit seul, cette fermeté, dont il avait fait preuve jusque-là, sembla l'abandonner. Il retomba sur un siége auprès de la table, et, mettant les deux coudes sur les planches, sa figure dans ses mains, parut méditer profondément.

L'homme qui était resté caché dans un coin de la salle se leva sans bruit, et vint se placer en silence auprès de lui. C'était un homme déjà sur l'âge, grand, maigre, enveloppé dans un large manteau. Ses traits, fortement caractérisés, avaient une expression pleine de noblesse et de fermeté; ses cheveux gris, qui s'échappaient de son large chapeau et flottaient jusque sur son cou, les épais sourcils sous lesquels brillait un regard à la fois perçant et doux, ajoutaient encore au remarquable aspect de sa physionomie. Lorsque Frédéric releva la tête, ses yeux rencontrèrent ceux de l'étranger, et il tressaillit involontairement. Il se leva pour sortir.

« Non, restez, Frédéric de Neuberg, dit le vieillard en le retenant par le bras. J'ai à vous parler un moment.

— A moi, monsieur? Vous me connaissez?... répondit Frédéric avec surprise.

— Sans doute! Asseyez-vous. Nous avons encore le temps de causer, puisque vous ne devez partir que demain matin. »

Frédéric regarda l'étranger avec un nouvel étonnement.

« Pourrai-je savoir, monsieur, à qui j'ai l'honneur de parler?

— A un de vos amis, Frédéric... ou plutôt à quelqu'un qui désire le devenir. Si je vous disais mon nom, vous ne le connaîtriez sûrement pas; ainsi peu importe : c'est de vous qu'il s'agit. Vous voulez quitter cette ville?... Eh bien! moi, je vous conseille d'y rester. »

Le ton affable de l'inconnu, ses manières nobles et distinguées faisaient évidemment une vive impression sur le jeune homme. Aussi, il répondit du même ton et sans hésiter :

« Je vous assure, monsieur, que je n'ai pris ce parti que fort à regret; mais, malheureusement, il ne m'en reste pas d'autre.

— Vous vous êtes peut-être découragé trop vite. Avez-vous demandé l'appui de tous vos amis?

— Mes amis?... Je n'ai pour amis que de pauvres étudiants comme moi, et ils auraient besoin d'appui eux-mêmes, loin de pouvoir en donner.

— Eh bien... et moi?...

— Vous, monsieur?... Pardon, mais... je ne crois pas vous connaître, et...

— Vous confondez toujours! Je vous connais, moi, et cela me suffit. Dites-moi de quoi vous pouvez avoir besoin.

— Monsieur!... je ne pourrais accepter...

— Écoutez, Frédéric, voilà de l'enfantillage. Je vous offre mon appui, le crédit dont je puis disposer : il me semble que vous n'avez aucun motif pour le refuser; car, en l'acceptant, vous ne vous engagez à rien. Quant à mes motifs, ils sont fort simples : j'ai connu votre famille, je vous connais, vous qui paraissez un honnête et brave garçon, je veux vous être utile; c'est un de ces hasards, de ces actes de la Providence dont vous parliez tout à l'heure. »

L'étonnement de Frédéric ne faisait qu'augmenter; mais évidemment l'inconnu prenait sur lui de plus en plus d'ascendant, et le jeune homme ne trouva rien à répondre.

« Voyons, dit le vieillard en se rapprochant de lui, il s'agit de bien savoir ce que nous voulons. Si j'en crois cette physionomie rêveuse, nous avons deux grands chagrins : l'un dans la bourse, l'autre dans le cœur.

— Monsieur!

— Allons, j'ai deviné juste. Vous avez une belle et grande passion, et vous abandonniez ce chaste objet de votre amour parce que vous n'aviez plus d'argent. Cela est doublement grave... et cependant un seul moyen suffirait pour remédier aux deux maux à la fois: ce serait d'avoir assez d'argent pour rester ici... Hein?

— Monsieur!

— Eh bien! nous pourrons le trouver. — Mais auparavant, jeune homme, je n'oublie pas que je parle au baron de Neuberg. J'espère donc qu'il peut avouer l'objet de son amour, qu'il est digne de son nom?

— Sans doute, monsieur! répliqua Frédéric entièrement subjugué par cet étrange personnage. — Sa naissance, sa beauté, sa fortune, non-seulement la rendraient digne de moi... mais, hélas! je ne suis pas digne d'elle!

— Bon, bon, nous verrons. Cela pourra peut-être s'arranger. Et partage-t-elle le sentiment qu'elle inspire?

— Ah! je n'ose l'espérer! C'est à peine si j'ai pu lui parler encore.

— Comment donc l'avez-vous connue?

— Un hasard, une de ces rencontres ménagées par la Providence, comme vous le disiez, monsieur. L'année dernière, — car il y a déjà plus d'un an que je la vis pour la première fois, — j'étais entré dans la cathédrale par hasard et sans but. Il n'y avait absolument personne. J'errai dans la nef, admirant les splendides reflets des vitraux sur les dalles, et la religieuse majesté du sanctuaire. Mon cœur se pénétrait des pensées sublimes de l'éternité, et je tombai peu à peu dans une rêverie profonde. Je marchais machinalement sous les travées des transsepts, les yeux et l'imagination élevés vers le ciel, lorsqu'après un détour je me trouvai à l'entrée d'une des chapelles latérales. A peine y eus-je fait un pas, que je m'arrêtai, saisi de surprise et d'admiration... Elle était à genoux, priant devant l'autel... Non, je ne pourrais vous dépeindre tout ce que j'éprouvai à cette vue. Jamais tant de beauté, de grâce, de candeur, n'avait frappé mes regards. Elle était à genoux, gracieusement penchée, et ses yeux, ses beaux yeux levés; sa bouche entr'ouverte adressait à la Vierge sa douce prière. Tout ce que l'âme peut exprimer de pureté naïve, de foi, de charité, d'amour, se reflétait sur ces traits célestes, sur cet angélique visage, dans ces regards brûlant d'un feu si chaste et si doux... Oui, dès ce moment, je fus frappé au cœur. Je tombai à genoux, et, élevant mon âme à Dieu et à elle, confondant ma prière avec la sienne, je fis vœu de n'aimer qu'elle... et de l'aimer toujours!... — Depuis, je l'ai revue souvent, car je la cherchai sans cesse; j'ai pu même lui parler, j'ai entendu le son de sa voix!... Je la vois rougir à mon approche, sourire quelquefois, baisser les yeux toujours. Oh! elle sait que je l'aime, j'en suis sûr! Comment ne l'aurait-elle pas deviné?... — Mais c'était un beau songe... et je vais tout perdre à la fois! »

En achevant ces mots, Frédéric laissa retomber sa tête sur ses mains. Entraîné par ses souvenirs, il avait parlé avec feu. L'inconnu resta un instant à le considérer en silence avec un attendrissement paternel.

« Eh bien! dit-il, voilà tout?

— Oui, répondit, en reprenant son sang-froid, Frédéric un peu honteux de cette confidence faite si précipitamment à un étranger. Voilà tout! C'était assez pour moi, d'autant plus que tout est fini maintenant!

— Mais non, mais non, mon enfant, dit le vieillard. Je suis content de toi, Frédéric. Des sentiments si purs, si naïfs, me charment... et je vois avec plaisir que je ne me suis pas trompé. »

En prononçant ces paroles, il avait posé la main sur celle du jeune homme, et la serrait avec amitié.

« Mais, voyons, arrangeons définitivement nos petites affaires. — Tu sais son nom, sans doute?

— Monsieur!... son nom ne m'appartient pas, et....

— Allons! vas-tu craindre de la compromettre parce que tu l'as rencontrée une fois à l'église? Parbleu! tu n'es pas le seul, sans doute, mon enfant. Mais tu dois concevoir que, pour te servir, je dois d'abord être certain que cette jeune fille mérite d'entrer dans ta famille. Comment s'appelle-t-elle?

— Constance de Rosenheim, dit-il en rougissant.

— Constance! repartit vivement le vieillard; mais il parut se contenir et serra de nouveau la main de Frédéric. — Tu as fait un bon et beau choix, mon enfant. Seulement, tu avais raison, il est au-dessus de toi...—Mais enfin, il ne faut désespérer de rien. Tu n'as pas encore été reçu chez le comte de Rosenheim?

— Non, répondit Frédéric; je ne le connais pas: comment m'aurait-il admis chez lui? »

L'inconnu se leva et fit un ou deux tours dans la salle; puis il se rapprocha de Frédéric, qui ne pouvait surmonter son étonnement.

« Hâtons-nous, dit-il, l'heure s'avance. Tu parlais de talismans tout à l'heure; moi, je puis t'en donner.

— Vous?...

— Oui. Tiens! — Il s'approcha d'une des lumières qui brûlaient sur la table, et posa sur un papier l'empreinte d'une bague qu'il portait au doigt. — Prends d'abord ceci. Tu iras le montrer demain à l'aubergiste du Lion-d'Or; cela suffira pour qu'il te donne un logement dans son hôtel. — Ensuite, continua-t-il en lui donnant une seconde empreinte, tu porteras ceci au banquier Mulhberger, et tu lui demanderas 300 florins; il te les donnera sans difficulté.

— Comment, monsieur!...

— Sans doute! Ensuite, — et voici le plus précieux, — prends ceci. — Il lui mit dans la main une petite médaille bizarrement constellée. Frédéric le regardait avec une surprise croissante. — Tu porteras ceci sur toi; tu te feras annoncer chez le comte de Rosenheim, et il te recevra comme le fils de son meilleur ami.

— Monsieur!... vous plaisantez sans doute, et... »

La physionomie du vieillard était si grave et si noble, son regard était à la fois si bienveillant et si fier, que Frédéric ne put achever et resta stupéfait, les mains ouvertes, et tenant ses trois talismans. — En ce moment le garçon de la taverne entra.

« Il ne fait plus rien à ces messieurs? dit-il.

— Du tout; nous sortons! répondit le vieillard. Et il fit quelques pas vers la porte.

— Mais, monsieur!... s'écria Frédéric en le suivant.

— Tais-toi... et adieu! nous nous reverrons. Surtout, garde-toi de me suivre, je te le défends! »

L'inconnu accompagna cette phrase d'un geste impérieux qui lit reculer Frédéric, et sortit rapidement. Le jeune homme resta immobile, accablé de surprise et ne sachant que penser, tournant et retournant entre ses mains les talismans que le vieillard lui avait confiés. L'empreinte du cachet portait des signes hiéroglyphiques, et en devise ces trois mots : *Mens conscia recti* (1).

« C'est inconcevable! murmura Frédéric. — Il n'avait pourtant pas l'air de se moquer de moi... — Nous verrons bien! »

FABRE D'OLIVET.

(*La suite à un prochain numéro.*)

(1) Ces trois mots, dont il serait difficile de donner une traduction exacte aussi brève, signifient : Une âme forte par la conscience de sa droiture.

Mon Voyage à Windsor.

Malgré tous leurs défauts, j'aime les chemins de fer; ils possèdent des qualités précieuses qui doivent assurer leur existence. Sous certains rapports, par exemple, ils tendront sans cesse à établir parmi les différentes classes de la société européenne l'égalité que les législateurs ont vainement décrétée dans nos Codes. Souverains, nobles, bourgeois et prolétaires, riches ou pauvres, voyageront tous désormais avec la même vitesse. Ainsi, bien que ma bourse, — fort maigre d'ailleurs, — contînt ma fortune entière, bien que je n'eusse aucun titre à ajouter à mon modeste nom, le *Great Western railway* m'amena aussi promptement de Londres à Slough, le dimanche 23 juin 1858, que si j'eusse été sa riche et puissante Majesté Louis-Philippe Ier, roi des Français.

Mon arrivée à cette station n'eut rien d'extraordinaire. Les préparatifs de son couronnement, qui devait avoir lieu le mercredi suivant, occupaient trop exclusivement la jeune reine Victoria pour lui permettre de venir à ma rencontre; le prince Albert n'était alors qu'un Cobourg à marier; nul vainqueur de Waterloo n'accourait au-devant de moi les bras ouverts; les rares habitants du village que la curiosité avait attirés ne poussèrent aucune acclamation à ma vue, à peine même s'ils daignèrent me regarder; et, comme à mon retour mes concitoyens ne devaient pas me rembourser les frais de mon voyage, je crus prudent de faire l'économie de l'omnibus. J'étais venu seul; seul je me dirigeai, à pied, sur la grande route, dans la poussière, vers le but de mon excursion, le château de Windsor, que j'apercevais déjà, à un mille environ, au sommet d'une petite colline.

Si vulgaire qu'elle fût, cette arrivée avait ses charmes. L'histoire ne l'enregistrera pas, il est vrai, dans ses annales, mais ma mémoire n'en perdra jamais le souvenir. C'était le matin; des groupes de nuages blancs, dont une brise légère changeait incessamment les formes, tempéraient l'éclat et l'ardeur d'un beau soleil d'été, bien rare en Angleterre; au tumulte assourdissant et à l'atmosphère méphitique de Londres, avaient succédé, comme par enchantement, un calme profond et un air pur. Rien de plus frais que les vertes prairies sur lesquelles mes yeux reposés admiraient de magnifiques bestiaux; rien de plus gracieux et de plus propre que les *cottages*, qui de tous côtés se dérobaient, par coquetterie, pour attirer plus sûrement mes regards, derrière de délicieux bouquets d'arbres. La plus impérieuse de toutes les lois, celle de l'étiquette, ne déterminait pas d'avance l'emploi de ma journée; je ne dépendais que de mon caprice, et je ne voyais plus d'Anglais. Que peut désirer de plus un prolétaire français qui va visiter le château de Windsor?

A l'extrémité d'une longue rue, je traversai un vieux pont de pierre; une jeune rivière passait dessous, si faible encore qu'elle avait à peine la force de se laisser glisser tout doucement sur son lit de sable et de mousse; de petits poissons, d'une gaîeté folâtre, faisaient dans ses eaux limpides leur promenade du matin. Je ne connais pas de passe-temps plus agréable que de regarder couler un clair ruisseau, et frétiller d'aimables goujons. J'envie toujours le calme du ruisseau et l'insouciance des goujons. Mais cette rivière, qui paraissait si tranquille, si obscure, c'était la Tamise; vingt milles plus loin, elle devient tout à coup le fleuve le plus agité et le plus célèbre de l'Europe; des milliers de vaisseaux, partant pour toutes les parties du monde où en arrivant, sillonnent en tous sens ses eaux houeuses et troublées; jalouse de sa puissance, l'Océan la refoule sans cesse dans son lit sans pouvoir l'y maintenir, et cette lutte, renouvelée chaque jour, se prolongera jusqu'à la fin des siècles. Enfin, à mesure qu'ils descendent le cours de l'eau, ces charmants goujons sont avalés par d'horribles monstres marins qui le remontent. Ces contrastes m'inspirèrent, sur les vicissitudes des choses terrestres, des réflexions philosophiques aussi vieilles que tristes, et dont je me garderai bien de traduire ici en français la plus neuve et la plus consolante.

Je n'entrai pas au château de Windsor par la grille et la porte d'honneur. Un petit escalier sans nom me conduisit au haut de la colline. Après avoir traversé au hasard je ne sais combien de cours, d'arrière-cours et de passages, je me trouvai, sans m'en douter, transporté sur une vaste terrasse, d'où je découvris un magnifique paysage. Jamais, même en Suisse, plus riche tapis de verdure n'avait été étalé à mes pieds. Pauvre prolétaire, la nature me faisait à Windsor une réception vraiment royale. Parée de ses plus belles couleurs, embaumée de ses plus doux parfums, tachetée avec un art merveilleux par les rayons du soleil et les ombres des nuages, elle m'enchanta tellement, que je résolus de lui consacrer ma journée entière. Jetant donc un regard de mépris sur les merveilles de l'art humain qui se dressaient fièrement devant moi comme pour me forcer à les admirer, je m'enfonçai à grands pas dans le *park*.

D'abord je m'applaudis de ma résolution. J'étais heureux de me promener en toute liberté sur un épais gazon, à l'ombre de chênes séculaires tels que je n'en avais jamais vus, au milieu de troupeaux de daims et de daines aux regards tendres, aux bonds gracieux, au poil luisant et propre. Tout à coup le chêne de Herne se dressa devant moi. Je le reconnus sans peine à son tronc sec, dépouillé d'écorces, à ses branches noirâtres privées de feuilles. Vous connaissez tous, je l'espère pour vous, le dénoûment de l'un des chefs-d'œuvre comiques de Shakespeare : *Les Joyeuses commères de Windsor*. « Selon une vieille légende, dit madame Page, Herne le chasseur, qui fut autrefois garde de la forêt de Windsor, se promène pendant tout l'hiver, à l'heure de minuit, autour d'un chêne avec de grandes et vieilles cornes : là, il fait mourir les arbres, rend malade le bétail, transforme en sang le lait des vaches et secoue une chaîne de la façon la plus hideuse, la plus terrible. Vous avez entendu parler de cet esprit, et vous savez bien que les vieillards superstitieux et à l'esprit faible ont recueilli et nous ont transmis comme une vérité cette légende de Herne le chasseur. » Eh bien, c'est sous ce chêne fameux que Falstaff vient, déguisé en Herne le chasseur, la tête surmontée de grandes cornes, recevoir, à la fin du cinquième acte, des joyeuses commères de Windsor, le juste châtiment de sa lubricité.

Je m'étais assis, et je me récitais à moi-même ces vers si connus des *Merry wives of Windsor*.

> Fairies, black, grey, green, and white
> You moon-shine revellers, and shades of night...
>
> Fées, noires, grises, vertes et blanches
> Qui venez folâtrer ici au clair de lune ou dans l'ombre de la nuit...

Falstaff me fit songer à Shakespere, et Shakespere me rappela Elisabeth. Peu à peu, mes regards et mes pensées se tournèrent vers ce château dont je m'étais éloigné trop vite, et je pris plaisir à évoquer autour de moi, au pied du chêne mort de Herne, dans ces paisibles solitudes de la forêt, les ombres de tous les personnages célèbres qui, depuis plus de huit siècles ont fondé, agrandi, renversé, rebâti, embelli, restauré, illustré *the castle of Windsor*.

Considéré sous le point de vue historique, Windsor l'emporte de beaucoup sur Versailles. Versailles, c'est le règne de Louis XIV et la révolution de 1789, la cour du grand roi et le jeu de Paume; Windsor, c'est l'histoire de l'Angleterre tout entière depuis les temps fabuleux jusqu'à la plus constitutionnelle de toutes les reines passées, présentes et futures.

Ecoutez d'abord la tradition. Sur cette colline l'enchanteur Merlin avait fondé jadis, pour le roi Arthur et ses chevaliers, un château qui renfermait dans sa salle principale ornée de trophées de guerre ou de chasse la fameuse Table Ronde.

Sur les ruines de ce château, les rois saxons érigent plus tard une forteresse qu'ils nomment *Windleshora*, parce que le rivage (*shore*) de la Tamise tourne (*winds*) au pied de la montagne qu'elle couronne.

Arrivé de Normandie Guillaume le Bâtard; il voit Windleshora et désire la posséder! Comment résister aux caprices d'un roi qui vient de fonder une dynastie? Les moines de Westminster, auxquels Edouard le Confesseur l'avait donnée, s'empressent de la céder au conquérant, qui l'agrandit, la reconstruit et en fait son principal rendez-vous de chasse.

Rebâtie entièrement par Henri Ier, devenue le second château fort du royaume, Windleshora servait de refuge au roi Jean, lorsqu'en 1215, les barons révoltés le forcèrent d'en sortir pour venir signer à peu de distance dans la prairie immortelle de Runnymede, la grande charte et la charte des forêts.

Henri III l'avait embellie et agrandie, mais le 15 novembre 1312 y naquit un prince qui était destiné à y faire de si grands changements, qu'elle devait désormais changer son nom de Windleshora pour celui de Windsor. En 1349, Edouard III, désigné aussi dans l'histoire sous le nom d'Edouard de Windsor, y avait fondé l'ordre de la Jarretière; en 1356, l'architecte Wykeham commença d'y construire par ses ordres le château qui existe aujourd'hui. Quand la tour de Winchester fut achevée, Wykeham, qui, de secrétaire d'Edouard, était devenu évêque de Winchester et prélat de la Jarretière, fit graver sur une pierre ces trois mots : *Hoc fecit Wykeham*. (Wykeham a fait ceci.) A cette nouvelle, le roi entra dans une violente colère, car il se regardait comme l'architecte de son château. Il fallut, pour apaiser son orgueil irrité, que le prélat fît de cette inscription une traduction digne des disciples de Loyola. « Ce n'est pas Wykeham qui a fait ceci, lui dit-il, c'est ceci qui a fait Wykeham. »

A cette époque, un roi de France et un roi d'Ecosse se rencontrèrent au château de Windsor. Ils y étaient tous deux prisonniers; le roi Jean et David Bruce y méditèrent ensemble sur les rigueurs de la fortune, dans ces mêmes tours où Jacques Ier d'Ecosse devait plus tard rêver durant dix-neuf années au bonheur d'être libre, en composant des vers, et où un autre poète, l'infortuné Surrey fut enfermé si longtemps pour avoir fait gras pendant le carême.

Au milieu du quinzième siècle, Edouard IV commença la reconstruction de la chapelle actuelle de Saint-Georges, un

des plus beaux édifices gothiques de l'Angleterre ; Richard Beauchamp, évêque de Salisbury, en fut l'architecte.

Henri VII et Henri VIII reçurent à Windsor, en 1506 et en 1522, la visite de Philippe, roi de Castille, et de Charles-Quiot, et leur y accordèrent l'investiture de l'ordre de la Jarretière. Marie y tint sa cour après son mariage avec Philippe d'Espagne; Élisabeth, qui préféra cette résidence à tous ses autres châteaux, fit construire, outre la galerie qui porte son nom, la terrasse du Nord, sur laquelle elle se promenait tous les jours pendant une heure, quel que fût le temps.

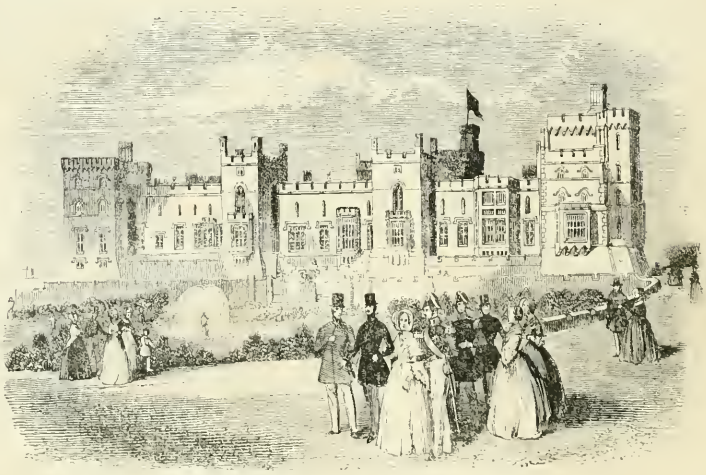
Le fils de Marie-Stuart se plaisait aussi à Windsor. Il y traita magnifiquement Christian IV de Danemark. Les révolutionnaires y enfermèrent Charles Ier avant de le décapiter, et quand Cromwell se fut fait nommer protecteur, il vint s'y établir avec sa famille et ses courtisans.

(Le Château de Windsor vu des bords de la Tamise.)

La république avait dévasté le château de Windsor, la restauration le gâta en essayant de l'embellir. Il perdit alors son caractère original. Charles II et ses maîtresses avaient le moyen âge en horreur. Des appartements rebâtis et décorés dans le goût moderne y furent témoins de leurs nombreuses et dégoûtantes orgies.

Guillaume III préféra Hampton-Court à Windsor. La reine Anne s'occupa surtout de l'embellissement du parc; George Ier et George II partagèrent le goût de Guillaume III; George III n'habita pas le château, mais un bâtiment, *the Queen's-Lodge*, séparé, qu'il avait fait construire en face de la terrasse du Sud. Toutefois il entreprit à ses propres frais la restauration de la chapelle de Saint-George.

Les dégâts causés à Windsor par les révolutionnaires et par Charles II n'ont donc été réparés que de nos jours. George IV résolut de rétablir, tel qu'il avait existé jadis, le château d'Édouard III. Sir Jeffry Wyatville se chargea de refaire l'œuvre de William de Wykeham, et cette tâche difficile il l'a accomplie avec un zèle et un talent dignes des plus grands éloges. Les travaux qu'il a fait exécuter depuis 1824 jusqu'à ces dernières années ont déjà coûté la somme énorme de 771,000 liv. st. (19,175,000 fr.). Ils sont suspendus mais non terminés.



Façade orientale du château de Windsor.)

C'est dans ce château, riche de tant de souvenirs et ainsi restauré que la reine Victoria a honoré, la semaine dernière, Sa Majesté Louis-Philippe Ier, roi des Français, de la brillante réception dont un de mes collaborateurs a fait plus haut le récit.

La sèche récapitulation que je venais d'imposer à ma mémoire fit naître dans mon esprit une foule de pensées. «Eh quoi! me disais-je, tant de luttes pour un pareil résultat : huit siècles se sont écoulés depuis que les Normands ont vaincu les Saxons, depuis que le peuple a été asservi par l'aristocratie, et aujourd'hui encore l'aristocratie force le peuple à lui acheter le pain qu'elle lui vend plus cher qu'il ne le payerait de l'autre côté du détroit. Jusques à quand... grand Dieu!... »

Mais j'avais entrepris le voyage de Windsor pour me distraire de toutes mes préoccupations religieuses, intimes ou politiques. Effrayé des suites possibles de la tirade que je commençais ainsi, je me levai précipitamment, et je me dirigeai vers le château. J'étais devenu curieux de visiter ces lieux historiques que les héros fabuleux de la Table Ronde, les monarques saxons, les conquérants normands, la féodalité et la royauté absolue, la république, le protectorat, la restauration, avaient occupés tour à tour, et qu'ils cédaient alors, en attendant d'autres hôtes, à une reine constitutionnelle.

Comment raconter cette visite? Aurais-je la patience de dresser un catalogue complet de toutes les cours, tours, terrasses, chambres, galeries, chapelles, portes, fenêtres, peintures, sculptures, boiseries, jarretières, dorures, tombes, etc. que j'eus l'ennui de voir; personne ne le lirait. Quoi de plus assommant qu'une pareille course au clocher dans un château royal aussi grand que Windsor, si ce n'est la description qu'en fait au retour la victime. Après avoir enrichi, bien malgré moi, par mes largesses, les laquais de la reine, je m'en retournai seul, à pied, comme j'étais venu, enchanté des bontés et des beautés de la nature, et emportant un souvenir plus agréable et plus durable des vertes prairies, des jolis cottages de la plaine, des eaux claires et des frétillants goujons de la rivière, des chênes et des daims du parc, que de tous ces fastueux colifichets qui sont censés orner les appartements royaux du château, mais admirant cependant au haut de la colline qu'elle couronne cette masse imposante de constructions féodales et gothiques dont les enseignements du passé me faisaient vaguement deviner l'avenir. Tandis que le chemin de fer me remportait à Londres, je souhaitai que les révolutions futures eussent le bon goût de conserver soigneusement à la postérité la plus reculée un aussi curieux échantillon de la vieille Angleterre aristocratique et royale.

Études de Fumeurs, par Gavarni. — 3e Série.

(Femme du peuple, en Angleterre.

(Hollandais.)

(Le Gamin de Paris.)

(La pipe des Landes.)

Bulletin bibliographique.

Grégoire VII. — Saint François d'Assise. — Saint Thomas d'Aquin; par E.-J. Delécluze. 2 vol in-8. — Chez *Jules Lubitte*, libraire-éditeur, quai Voltaire, 3.

On sait que M. Delécluse travaille depuis plusieurs années à une histoire de la renaissance qui sera un ouvrage considérable. La renaissance, pour le nouvel historien, homme capable et judicieux, ne date pas de la fin du quinzième siècle; elle remonte jusqu'au onzième, et se continue sans interruption réelle sous les ténèbres extérieures du quatorzième siècle tout entier et de la première moitié du quinzième. La science moderne avait déjà reconnu que le règne de la barbarie n'avait pas été aussi absolu ni aussi prolongé qu'on l'avait pensé. On peut même dire qu'il n'y a jamais eu complète absence de culture intellectuelle en Europe. Les siècles les plus mal famés, le septième et le dixième, avaient encore quelques points éclairés auxquels les lettres pouvaient se rallumer. M. J.-J. Ampère a établi qu'au lieu d'une renaissance nous devrons en compter trois : celle de Charlemagne, celle de Philippe-Auguste et celle de Louis XII, qui a préparé les temps modernes et les rapides progrès de la civilisation, depuis le règne de François Ier. L'œuvre de Charlemagne faillit périr entièrement par l'incurie de ses derniers successeurs; celle de Philippe-Auguste et de saint Louis fut compromise pendant le terrible duel de cent années entre la France et l'Angleterre : la dernière renaissance fut à peine obscurcie pendant les agitations convulsives de la Ligue.

Grégoire VII, François d'Assise et Thomas d'Aquin ont été rapprochés à dessein par M. Delécluse, parce qu'ils ont appliqué des génies divers et des qualités opposées à la même œuvre, et que l'unité de but et la différence des moyens établissaient un rapport et des contrastes propres à soutenir l'intérêt d'une composition historique. L'auteur ne s'est pas trompé dans ce calcul, ses deux volumes ne fatiguent pas un seul instant l'attention, et l'esprit est charmé par la variété des tableaux qu'ils présentent et par les mouvements d'idées qu'ils retracent. « Ces trois hommes, dit M. Delécluse, mus par le même sentiment et se proposant d'obtenir la même fin, ont cependant opéré très-diversement : l'un, Grégoire VII, par la *force*, saint François d'Assise par l'*amour*, et le troisième, saint Thomas d'Aquin, par l'*intelligence*. » Ce sont, comme on voit, les éléments de la trinité dont Voltaire a dit :

> La puissance, l'amour, avec l'intelligence
> Unis et divisés composent son essence.

M. Delécluse a eu le bon goût de ne pas appeler son ouvrage une trilogie : il n'a pas sacrifié à la mode qui use et abuse de ce mot.

Grégoire VII est le héros des ultramontains. M. de Maistre a fait de cet homme énergique et sincère l'idéal du pape, comme il a fait de la papauté l'unique pouvoir de la société religieuse et politique; Rome en a fait un saint qu'une partie de la chrétienté méconnaît encore; tout au moins peut-on dire qu'il fut un martyr. Nous sommes loin d'affirmer que l'esprit de Dieu l'inspira dans ses desseins, car, si on juge son entreprise par le but qu'il se proposait et par les résultats qu'elle a produits, on voit que l'un n'était pas légitime, et que les autres, en partie du moins, ont été funestes. Il a voulu être tout à la fois saint Pierre et César, pontife et empereur. C'était sans doute un magnifique dessein, et l'époque où il l'a conçu l'explique, s'il ne le justifie pas. Le pouvoir séculier était au-dessous de sa mission : violent et corrompu, il pesait sur l'humanité plus qu'il ne la gouvernait, et l'Église, mêlée au gouvernement temporel par la féodalité, recevait et aggravait les vices des princes de la terre. La situation était grave; mais revendiquer la puissance temporelle au nom de celui qui a dit : « Rendez à César ce qui appartient à César. » c'était marcher à l'usurpation, si on arrivait à sa conquête. Ce but, Grégoire VII ne l'atteignit pas, mais il légua à l'Europe la cause permanente des troubles qui devaient faire couler le sang pendant plusieurs siècles et aboutir à la réforme qui portait elle-même dans son sein un siècle de guerres.

M. Delécluse ne dissimule aucun des vices du système théocratique d'Hildebrand, et lorsqu'il juge la conduite de ce pontife au point de vue politique, il relève sans ménagement plusieurs fautes grossières. Ainsi, à Canosse, on il a trop humilié l'empereur Henri IV, ou il ne l'a pas assez abattu, car il le renvoie, la rage dans le cœur, flétri sans doute, mais non pas dépouillé, et ce pouvoir que Henri va ressaisir, il ne pourra lui rendre son prestige qu'en bravant ouvertement la papauté, devant laquelle il a fléchi. Ainsi encore en s'aventurant jusqu'à prophétiser la défaite de son ennemi, il s'exposait à recevoir et il a reçu de la victoire un démenti qui compromettait un des principes qu'il avait à cœur de faire accepter, son infaillibilité. Mais l'historien s'incline devant cette énergique volonté qu'aucun obstacle ne rebute, devant cette ambition désintéressée qui ne cherche que les périls et les charges d'une autorité qu'elle rapporte tout entière à la gloire du Christ et au salut de l'humanité. C'était sans doute une double erreur, mais les actions des hommes et leur valeur morale se jugent moins par la vérité des principes que par la loyauté des motifs, et, sous ce dernier rapport, Hildebrand paraît inattaquable. M. Delécluse rattache toute la conduite de Grégoire VII au double dessein d'extirper la simonie et d'établir la chasteté. Ce second point regardait surtout l'Église, et on ne saurait trop louer le pontife qui imposait au clergé la pureté des mœurs. Toutefois, l'histoire des siècles suivants prouve que Grégoire VII n'a fait prévaloir que le célibat, qui s'est fort bien concilié avec l'impureté. Quant à la simonie, il faut distinguer. Telle que la pratiquaient les empereurs, ce n'était qu'un droit de mutation. M. Delecluse ne l'a pas assez fait remarquer. Transmettre sans redevance les grands fiefs ecclésiastiques, n'était-ce pas enlever à l'empereur, qui recevait encore le prix de l'investiture, ses derniers droits sur des domaines qu'il n'avait pas irrévocablement aliénés? n'était-ce pas effacer les dernières traces d'une propriété longtemps reconnue et toujours légitime? Pour les bénéfices ecclésiastiques que les clercs se transmettaient, à prix d'argent, ou ne pouvant en décrcter la transmission gratuite qu'au préjudice de ceux qui les tenaient à titre onéreux, M. Delécluse établit fort bien ce point, et la conséquence à tirer de tous ces faits, c'est que l'investiture papale, appliquée aux fiefs et aux bénéfices, était une grande mesure de confiscation opérée au profit du saint-siége. La simonie était un mot de guerre déguisant sous un intérêt spirituel une des plus grandes conquêtes matérielles qu'on ait jamais tentées.

La vie de saint François d'Assise et celle de saint Thomas d'Aquin n'offrent pas l'intérêt dramatique qui s'attache aux luttes de Grégoire VII, contre l'Empire et contre le clergé lui-même, frémissant sous la main de ce terrible réformateur; mais c'est encore un spectacle saisissant que la vie de ces deux hommes, tous deux également purs, également désintéressés, l'un pratiquant avec un admirable dévouement l'amour de Dieu, l'autre poursuivant avec un courage non moins admirable la science des choses divines. François d'Assise ne demande rien à la science; à peine connaît-il les livres saints; mais la charité chrétienne embrase son âme, et, à la vue de la misère des peuples et de la corruption des riches, il se fait pauvre, et par une inspiration de cœur il sanctifie la mendicité. Quelques-uns de ses premiers proselytes renoncent à l'opulence pour vivre d'aumônes, mais le plus grand nombre échange une misère sans ressources contre une pauvreté qui suscite sa bienfaisance et crée des vertus à son profit. Le pieux François, qui savait peu l'histoire du christianisme, tout animé qu'il fût de l'esprit chrétien, crut et affirma que Jesus-Christ, la vierge Marie et les apôtres avaient eu recours à l'aumône, et il fonda un ordre nouveau sur cette pieuse erreur. Si la pensée du fondateur eût reçu les progrès de l'ordre, le seul effet de l'Institut des Pères Mendiants aurait été d'assurer le vivre à un grand nombre de pauvres chrétiens, à charge de piété et de continence, double conquête sur la misère et la dépravation. C'était d'ailleurs un moyen d'émancipation, puisque le froc affranchissait de la servitude de la glèbe. Mais il arriva que cette profession de dénûment fut une source de richesse, le vœu de pauvreté un gage d'opulence, la piété un masque, et la chasteté promise un moyen d'incontinence. Moins d'un demi-siècle s'était écoulé depuis la fondation de François d'Assise, et déjà les franciscains étaient renommés par leurs richesses et leur luxure. Saint François vécut assez longtemps pour voir, comme a dit le Dante, que son œuvre changeait du blanc au noir. Au reste, la mendicité érigée en règle ne pouvait être qu'un expédient limité et transitoire contre la misère et l'esclavage, car, en généralisant par la pensée l'ordre de Saint-François et en le supposant fidèle aux principes de son fondateur, on arriverait encore à d'étranges résultats, que M. Delecluse indique en une seule phrase avec son habituelle sagacité : « Si, avec le secours de l'imagination, dit-il, on sonnait pendant une année seulement toutes les nations de l'Europe au genre de vie destiné aux Pères Mineurs à leur origine, on se demande quels seraient les résultats forcés d'une pareille législation, la réponse est facile : la famille, la société, les États, tout enfin s'anéantirait. »

Des trois figures dessinées avec tant de soin et de savoir par M. Delécluse, la plus imposante, la plus éclatante peut-être, est celle de saint Thomas d'Aquin. Avantages du rang et de la fortune, séductions du monde, qui lui offrait en perspective les dignités et les plaisirs, honneurs même ecclésiastiques, il a tout sacrifié à la science de Dieu, et cela dans tout le cours d'une vie qui fut un exemple de droiture et de pureté. Toutes les études de ce penseur profond et infatigable sont résumées dans cette Somme célèbre qui fut l'oracle et la lumière du moyen âge, et qui étonne les théologiens de nos jours. La philosophie qui s'appuie sur la révélation, je veux dire la théologie, n'a pas dépassé les limites où l'a posée saint Thomas : les mystères de la foi n'ont pas reçu d'autre lumière que celle qu'il leur a apportée; l'œil même de Bossuet n'a pas plongé plus avant que ces abîmes. Saint Thomas ne discute pas la foi, il cherche à l'éclairer : les problèmes qu'elle offre à la raison seront toujours entourés d'obscurités; la création, la substance des choses, le libre arbitre, la prescience divine, les rapports de l'essence divine et de l'être humain ne seront jamais complétement dévoiles; la raison humaine ne pénètre pas ces mystérieuses vérités, mais il n'y a pas pour elle de plus noble exercice que de tendre à les pénétrer. La théologie et la philosophie purement humaine se rencontrent sur ces hauteurs de la pensée. Les grands théologiens sont les philosophes de l'Église, et ceux-là tendent la main aux philosophes qui suivent la raison pour guide; ils n'anathématisent pas les courageux efforts du libre examen qui tend, par une voie moins sûre mais plus large, en toute indépendance, à l'éclaircissement des mêmes problèmes.

Notre siècle ne redoute pas les successeurs de saint Thomas; il les appelle, il les convie à travailler à la science de l'humanité, dont le dernier mot est en Dieu. Il verrait avec moins de faveur des plagiaires de saint François. Le siècle présent veut organiser le travail, et non autoriser l'oisiveté; supprimer la mendicité, et non la sanctifier; il désavoue également les champions imprudents de Grégoire VII; la religion est pour lui la sauvegarde des mœurs et des États, un principe de tolérance et de liberté, un gage de la dignité humaine, une garantie contre l'oppression; il tend de toutes ses forces à traduire en institutions civiles et politiques les maximes de l'Évangile, et on peut déjà assurer que sa gloire sera d'avoir travaillé efficacement à cette grande œuvre; mais il refuse énergiquement d'entrer dans la voie théocratique qui le ramènerait, en rétrogradant, vers l'ignorance et l'esclavage. Que la vie d'Hildebrand, telle que la raconte M. Delecluse, soit un enseignement pour ces novateurs à rebours; qu'ils méditent sur la destinée de leur héros, achevant dans l'exil les restes d'une vie consumée en vains efforts, et ne pouvant éloigner de lui l'image de cette Rome que son opiniâtreté a livrée aux soldats de Guiscard, ces auxiliaires sacrilèges d'une cause désespérée, qui ont fait en quelques jours plus de ruines que les Goths et les Vandales n'en avaient amassées pendant le cours de longues années, et qui, dans une seule semaine, commirent, au nom de Dieu, plus de crimes que la religion n'en saurait prévenir en un siècle par ses saintes leçons et par ses pieux exemples.

Z.

Le Martyr calviniste; par M. de Balzac. 3 vol. in-8°. — 1844. *Chlendowski*. 22 fr. 50.

Ces trois volumes ne sont pas inédits, comme leur titre pourrait le faire croire. Ils se composent d'une dédicace datée de 1842, d'une préface sans date, d'un roman publié dans le journal *le Siècle*, il y a plusieurs années, sous le titre des *Lecamus*, et enfin de deux nouvelles : *le Secret des Ruggieri* et *les Deux Frères*, dont la première édition remonte à 1836 et à 1828. Le tout réuni s'appelle aujourd'hui, outre le *Martyr calviniste*, *Catherine de Médicis expliquée*, par M. H. de Balzac.

La préface seule est ou doit être nouvelle. Elle n'a pas moins de 160 petites pages imprimées en gros caractères, et elle nous révèle le motif important qui a déterminé M. H. de Balzac et son éditeur à rappeler au souvenir du public trois vieilles histoires depuis longtemps oubliées, en lui laissant toutefois le plaisir de la surprise. A tous ces titres, elle mérite bien une mention dans ce bulletin.

M. H. de Balzac paraît être en politique de cette école qui professe ce principe : que la fin justifie les moyens, ou que le succès justifie tout. Catherine de Médicis a eu triompher de ses ennemis, donc, « pour qui creuse l'histoire du seizième siècle en France, la figure de Catherine de Médicis apparaît-elle comme celle du grand roi? Ses armes ont été, il est vrai, la violence et la ruse; mais elle a bien fait de s'en servir. » Malheureusement, à toutes les époques, c'est Catherine de Médicis qui parle par la plume de M. de Balzac, il y a des *écrivains hypocrites prêts à pleurer deux cents coquins tués à propos*. — Il est vraiment impossible d'*expliquer* plus spirituellement les massacres de la Saint-Barthélemy.

Selon Catherine, selon M. de Balzac, selon tous ceux qui tiennent pour une société bien ordonnée, l'*homme social*, le sujet n'a pas de libre arbitre, ne doit pas *professer* le dogme de la liberté de conscience, ni avoir de liberté politique. Mais il est hors du pouvoir humain d'empêcher la liberté de la pensée, et nul souverain ne peut atteindre l'Argent. L'imprimerie fut une calamité égale à la réforme; car il n'y a pas de politique possible avec la discussion en permanence. « Quand donc, s'écrie M. de Balzac, un grand homme se lèvera-t-il pour dompter ce nouvel esprit des sociétés, comme Luther et Calvin ont dompté l'ancien? Quand se lèvera le Luther et le Calvin de la monarchie et de la religion pour faire perdre à ces mots liberté, égalité, élection, leur funeste auréole? L'entreprise est difficile : Napoléon y a déjà succombé. La plume, en ceci, nous semble plus puissante que l'épée ... »

Cette dernière phrase n'est-elle pas assez claire? Le parti qui ne veut ni de liberté, ni d'égalité, ni d'élection, ne prendra-t-il pas à sa solde un de ces écrivains dont la plume est plus puissante que l'épée de Napoléon!

« Quant à la conclusion à tirer de ces études sur Catherine, dit encore M. de Balzac, elle sera claire et visible : le pouvoir ne doit jamais être astreint aux règles qui constituent la morale privée. Cette maxime est directement contraire à celles avec lesquelles la bourgeoisie voudrait aujourd'hui diriger la politique des Etats. Ne sera-ce pas rendre notre pays victime des cabinets qui se conduisent par les principes politiques de Catherine. »

Quel que soit l'effet produit par la réimpression sous un titre nouveau de ces trois vieilles nouvelles, nous espérons que la France se gardera bien d'adopter les maximes politiques de M. Honoré de Balzac. Malgré la préface dogmatique du *Martyr calviniste*, les causes de la grandeur future des nations ne seront pas dans une application constante des principes de Catherine de Médicis.

Une dernière citation. Après avoir expliqué la mère des Valois, M. de Balzac explique ainsi, dans une note placée à la fin du premier volume, une erreur grave qu'il avait commise : « Partout, dit-il, les mots calviniste et calvinisme doivent être remplacés par ceux de réforme et de réformation. Talonnée par la contrefaçon, la littérature est obligée de ruser avec la Belgique. Les Belges, non contents de contrefaire les livres, en sont arrivés, afin de se devancer les uns les autres dans le vol, à réimprimer les ouvrages publiés en feuilletons, et les auteurs français, pour tromper l'avidité des pirates de Bruxelles, ne publient point en entier leurs romans dans les journaux. *Les Lecamus* (titre primitif du *Martyr calviniste*) qui ont paru dans *le Siècle* n'y avaient que neuf chapitres. Le *Martyr calviniste* en a dix-huit, et forme un nouvel ouvrage qui rend celui réimprimé déjà par la Belgique inutile et incomplet. Il était indifférent de donner aux réformés le nom de calviniste dans *les Lecamus*, et ce nom rendait même le drame compréhensible à la masse d'abonnés du *Siècle*. Or, dans la préoccupation que donnait à l'auteur l'agrandissement de cette étude, il a oublié de corriger la version du journal pendant qu'on la réimprimait. »

Traité des Brevets d'invention, par A.-C. Renouard, conseiller à la Cour de cassation; édition entièrement nouvelle, un vol. in-8. — Paris, 1844, *Guillaumin*. — 7 fr. 50 c.

La nouvelle loi des brevets d'invention, promulguée le 8 juillet, ne devait, d'après son article 50, avoir effet que trois mois après sa promulgation. C'est donc le 8 du présent mois d'octobre, depuis quelques jours, que ses dispositions sont devenues obligatoires pour les inventeurs et pour le public. Cette loi réalisera-t-elle toutes les espérances qu'elle avait fait concevoir? Les uns l'affirment, les autres le nient. Ce qui est positif jusqu'à ce jour, c'est qu'elle a introduit d'importants changements dans l'ancienne législation. Aussi M. A.-C. Renouard s'est-il empressé de refaire son *Traité*, devenu classique, *des Brevets d'invention*.

L'ouvrage entièrement nouveau que M. Renouard vient de publier sous ce titre se divise, comme le *Traité des droits des auteurs*, en deux parties consacrées, la première, à la théorie et à l'histoire de la législation; la seconde, à sa pratique.

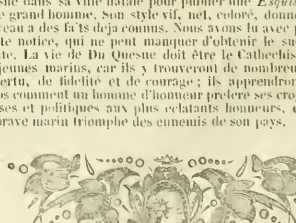
Dans la première partie, le savant jurisconsulte cherche d'abord à reconnaître la vraie nature des droits qui appartiennent tant aux inventeurs qu'à la société; puis, résumant l'histoire du droit sur les inventions industrielles, il passe en revue les anciennes corporations d'arts et métiers en France, les règlements et privilèges de fabrication, et la condition des inventeurs dans l'ancien droit français, la législation anglaise avant les lois françaises de 1791, et enfin toutes les lois françaises de 1791 à 1844. Une analyse des législations étrangères, un bulletin bibliographique et statistique terminent cette première partie.

La seconde partie a pour titre : *Pratique de la législation française sur les brevets d'invention*. M. A.-C. Renouard y examine, dans l'ordre suivant, les dispositions que cette matière embrasse : *Droits résultant des brevets; objets des brevets; sujets des brevets; formes des brevets; leur transmission, leur publication; durée des brevets; actions en nullité et en déchéance; actions en contrefaçon; texte de la loi du 8 juillet 1844*.

La réputation du *Traité des Brevets d'invention* est trop bien établie pour que nous croyions devoir recommander cette nouvelle édition aux nombreux lecteurs de l'*Illustration* qu'intéresse à des titres divers la loi de 1841.

Esquisse de la vie de Du Quesne, par P.-J. Feret, 1844. — Dieppe, *madame veuve Marais*, 41, Grande-Rue. — Paris, *Dubochet*. 1 fr.

M. J. Feret a profité de l'inauguration de la statue de Du Quesne dans sa ville natale pour publier une *Esquisse* de la vie de ce grand homme. Son style vif, net, coloré, donne un intérêt nouveau à des faits déjà connus. Nous avons lu avec plaisir cette courte notice, qui ne peut manquer d'obtenir le succès qu'elle mérite. La vie de Du Quesne doit être le Catéchisme de tous nos jeunes marins, car ils y trouveront de nombreux exemples de vertu, de fidélité et de courage; ils apprendront en même temps comment un homme d'honneur préfère ses croyances religieuses et politiques aux plus éclatants honneurs, et comment un brave marin triomphe des ennemis de son pays.



Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

GRANDES CHASSES DE HOMBOURG

(Près de Francfort-sur-le-Mein.)

Le CASINO DE HOMBOURG est le seul établissement des bords du Rhin ouvert toute l'année. Le grand nombre de voyageurs d'élite qui y ont fait retenir des logemens, et le luxe des préparatifs de l'administration, annoncent une saison d'hiver plus brillante que jamais.

Les étrangers reçoivent des permis pour les **GRANDES CHASSES** qui ont lieu deux fois la semaine dans **20,000 HECTARES**, TANT EN PLAINES QU'EN FORÊTS, dans lesquelles abondent le gros et le petit gibier.

BALS, CONCERTS, FÊTES DE TOUS GENRES.

ROULETTE et **TRENTE-ET-QUARANTE**, depuis onze heures du matin jusqu'à onze du soir.

Salons pour les **JEUX DE COMMERCE.**

SALLE DE CONCERT, SALON DE CONVERSATION.

CASINO, décoré par les principaux artistes d'Italie.

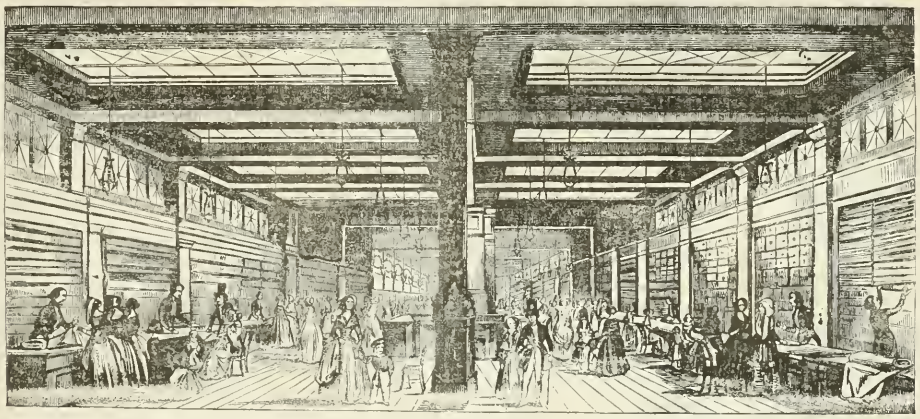
CABINET DE LECTURE, avec les Journaux, Revues et Publications périodiques de l'Europe (LECTURES GRATIS).

CAFÉ RESTAURANT, TABLE D'HOTE à LA FRANÇAISE, tous les jours à 5 heures.

La **VILLE DE HOMBOURG** est remplie de **NOMBREUX HOTELS** et **d'APPARTEMENS MEUBLÉS** avec le **LUXE** et le **CONFORTABLE** de LONDRES et de PARIS, à des PRIX TRÈS MODÉRÉS.

Près de 100,000 Voyageurs ont visité Hombourg cette année.

Toutes les heures, des **VOITURES** partent de **FRANCFORT** pour **HOMBOURG**, et vice versâ. Le trajet entre ces deux villes se fait en **UNE HEURE UN QUART**. — On se rend de **PARIS A HOMBOURG** en **42 HEURES**, par **MAYENCE** et **FRANCFORT**. — **DEUX HEURES UN QUART** suffisent pour aller de **HOMBOURG** à **MAYENCE**.



Au moment où nos dames se disposent à revenir de la campagne et se préoccupent sans doute de leur toilette d'hiver, nous croyons utile d'appeler leur attention sur les établissements dignes de leur préférence.

En fait de toilette, les magasins de nouveautés méritent la première mention ; l'habileté de nos fabricants les a merveilleusement secondés cette année, car notre industrie manufacturière a fait des prodiges, excitée qu'elle était par les distinctions obtenues à l'exposition dernière.

Malgré la rivalité si active des autres maisons, *la Ville de Paris*, rue Montmartre, reste la première de toutes ; agrandie de quatre nouveaux et élégants salons, elle dépasse toutes ses rivales, leur sert de modèle, et n'est point imitée ; ses nouveaux salons ont été construits au rez-de-chaussée et sur le même plain-pied des autres galeries ; ils sont entièrement consacrés aux riches étoffes de soie ; l'aspect en est admirable : éclairées par un jour éclatant, toutes ces belles soieries de Lyon, exposées et drapées avec art, resplendissent d'un éblouissant éclat ; cette heureuse et belle clarté frappe tous les yeux et contraste singulièrement avec l'obscurité calculée de tant d'autres magasins.

Le première de toutes, cette maison a pris l'initiative de vendre aux prix les plus réduits, et à des prix toujours fixes, les objets d'une grande valeur, même les cachemires des Indes ; la première elle a donné l'exemple, tardivement imité ailleurs, de reprendre les objets qui ne conviendraient pas parfaitement, d'en rembourser même la valeur en espèces, sans aucune perte, quel que soit le prix de l'objet rendu : le public n'est pas ingrat, il n'oublie pas que les chefs de cette maison sont venus les premiers, et qu'ils ont donné cette impulsion dont il recueille les avantages.

La prééminence de *la Ville de Paris* sera durable ; elle repose sur une réputation de loyauté bien acquise et bien justifiée, sur des assortiments d'étoffes qui ne se retrouvent nulle part ; on ne parviendra probablement jamais à égaler *la Ville de Paris* en étendue, en commodité de distribution ; ici, point d'escaliers à gravir, point d'obscurité à craindre ; tout y est commode, bien éclairé, confortable, élégant sans faste, sans ornements inutiles ; on y est toujours bien servi, avec une politesse remarquable sans affectation, avec empressement sans importunité.

PAULIN, éditeur du *Manuel de Philosophie moderne*, par M. Ch. Renouvier,

1 fort volume in-18, 3 fr. 50 c., rue Richelieu, 60.

MANUEL DE PHILOSOPHIE ANCIENNE

Par M. CH. RENOUVIER, auteur du *Manuel de Philosophie moderne*. — 2 vol. in-18, 7 fr.

LIVRE Ier. — Introduction. — Notions préliminaires relatives à l'histoire générale des idées.
LIVRE II. — Des Origines de la philosophie grecque.
LIVRE III. — Première période de la philosophie ancienne. — Formation spontanée de la philosophie.
LIVRE IV. — Conclusion de la première période de la philosophie. — Opposition. — Luttes. — Destruction des anciennes doctrines. — Réforme de la Méthode.
LIVRE V. — Rénovation et fondation réfléchie de la philosophie. — Philosophie au siècle de Platon.
LIVRE VI. — Deuxième période de la philosophie ancienne. — Essais de constitution définitive de la Doctrine. — Eclectisme.
LIVRE VII. — Fin de la philosophie rationnelle.

SAVON DE GUIMAUVE

BLANCHE, parfumeur, passage Choiseul, 48. — Ce savon blanchit la peau, l'adoucit d'une manière remarquable, et en fait disparaître les défectuosités. Chaque pain sortant de chez Blanche porte son nom en gros caractères sur l'étiquette afin d'éviter la contrefaçon. — 2 fr. le pain ; 5 fr. les 3.

CRÈME D'HÉBÉ pour prévenir et effacer les rides. — 3 fr. le pot.

PRIX FIXE.

MARIO, TAILLEUR,

RUE VIVIENNE, 19.

A FRANKLIN. — Grâce à son atelier à l'anglaise, la maison Franklin peut, au besoin, livrer en vingt-quatre heures un habillement complet, dont la modicité du prix (140 fr. comptant au lieu de 180) n'exclut en rien la perfection.

RUE TARANNE, 14, A PARIS.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, seul successeur des ci-devant Carmes déchaussés de la rue de Vaugirard, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. BOYER la propriété *exclusive* de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le *mal de mer*. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'au n. 14, répété 14 fois sur la devanture, M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

L'ATELIER, organe spécial de la classe laborieuse, *rédigé par des ouvriers exclusivement.*

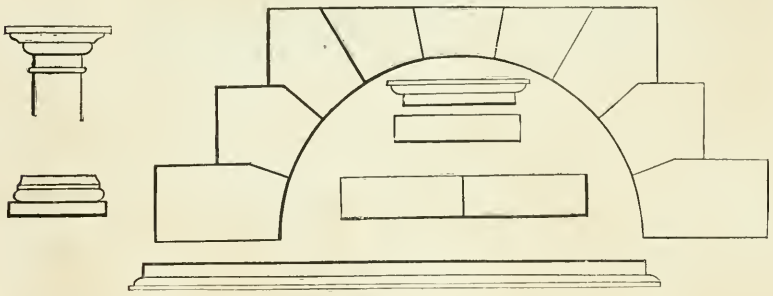
SOMMAIRE DU NUMÉRO D'OCTOBRE. — Introduction à la cinquième année. — De la querelle entre les salariés et les chefs d'industrie. — Mémoire de M. Bourgoing en faveur des travailleurs agricoles. — Banquet typographique. — Revue du mois. — Les *gaguettes*, etc.

Chaque numéro contient 32 colonnes in-4°.

On s'abonne rue Pavée-Saint-André-des-Arts, 11. — Paris : un an, 4 fr. ; 6 mois, 2 fr. ; 3 mois 1 fr. — Départements : 5 fr.

(Allégorie du mois d'Octobre. — Le Scorpion.)

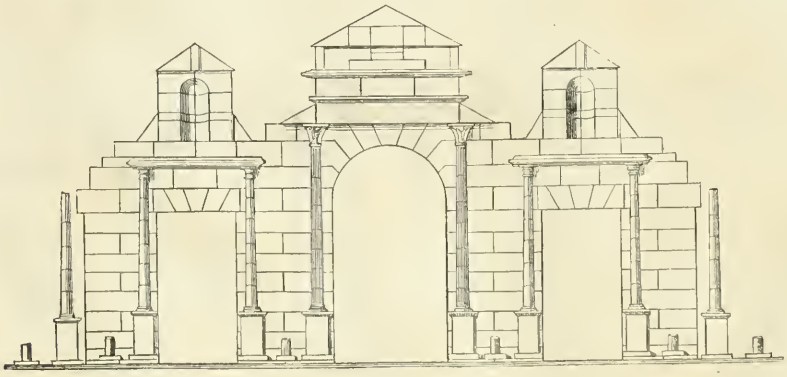
Jeu Bullier.



(Figure 1.)

M. Bullier est l'inventeur d'un jeu nouveau auquel nous donnerons son nom, et qui doit devenir bientôt à la mode. — Pour en faire comprendre tout le mérite, il nous suffira de mettre sous les yeux de nos abonnés quelques-unes des pièces dont il se compose. (*Voir* fig. 1.)

A l'aide de ces morceaux de bois, les enfants, — petits ou grands, — pourront désormais, l'hiver, au coin du feu, composer sur une table des bâtiments de fantaisie semblables à celui que représente notre dessin (*voir* fig. 2), construire des édifices existants, imiter des ruines célèbres, etc.; car chaque boîte contient 286 pièces de diverses formes et grandeurs, plus, une *Notice* imprimée, dans laquelle toutes ces pièces sont reproduites par la gravure sur bois, numérotées et désignées par leurs noms techniques ou vulgaires. — Ce jeu ingénieux est si simple qu'il ne nécessite aucune explication. Il instruit en amusant. — Les parents et les professeurs s'empresseront, nous n'en doutons pas, d'en faire cadeau à leurs enfants et à leurs élèves, et plus d'une fois ils se donneront, comme nous, le plaisir d'élever, de démolir et de réédifier des monuments de leur génie architectural. C'est surtout auprès du jeu Bullier que les hommes d'un âge mûr se montreront de grands enfants.



(Figure 2.)

Correspondance.

A M. A. P., à Paris. — Nous le voudrions comme vous; mais nous ne pouvons vaincre la modestie de ces messieurs.

A M. S. F., à Turin. — Avec plaisir, pour la chose qui nous intéresse, et pour vous-même. Cela paraîtra dans un de nos prochains numéros.

A M. K., à Berlin. — Vous pouvez, monsieur, nous envoyer tout ce que vous annoncez; vos communications seront les bien venues.

A M. A. M., à Paris. — Si vous tenez absolument à faire publier cet article, que nous trouvons, pour notre compte, parfaitement absurde, nous vous indiquerons, à votre choix, un journal ou une revue où vous serez très-bien accueilli. Il est vrai que l'article sera publié, mais il ne sera pas lu.

A M. T. R., à Paris. — Nous avons prévenu votre désir. La notice sur l'église Saint-Vincent-de-Paul, avec les gravures de *l'Illustration*, vient d'être publiée et se vendra dans nos bureaux et à la porte de l'église.

A M. J. A., à Beaugency. — Envoyez, Monsieur, nous jugerons. Il serait bon, en même temps, de nous envoyer des notes.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Chacun porte sa croix dans le monde, vieille vérité incontestable.

On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie.*

A Londres, chez J. Thomas, 1, Finch Lane Cornhill.

A Saint-Petersbourg, chez J. Issakoff, libraire-éditeur, commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Impériale; Gostinoi-Dvor, 22. — F. Bellizard et Cᵉ, éditeurs de la *Revue étrangère*, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A Alger, chez Bastide et chez Duros, libraires.

Jacques DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de Lacrampe et Cᵉ, rue Damiette, 2.